

Le Yaoi

Articles, chroniques, entretiens et manga



ÉditionsH

Direction éditoriale : Hervé Brient
Assistante de rédaction : Xiaobin Zhang
Relectures et corrections : Emmanuel Michaud

Conception graphique et composition : Hervé Brient
Illustration de couverture : Benita, couleurs par Sébastien Dunon

Rédacteurs : Hervé Brient	Hadrien de Bats
Peggy Sylvius	Jean-Paul Jennequin
Karen Merveille	Anne Demars
Namtrac	Céline Paret
Marie-Saskia Raynal	Natth
Sébastien Kimbergt	Hynmaine Terane

Nouvelle *Une fleur sauvage* par Benita
Traduction du japonais : Hadrien de Bats
Adaptation : Samantha Garnier
Adaptation graphique et lettrage : Anne Demars

Merci à Emmanuel Viaud pour ses précieuses remarques.

Nous remercions pour leur aide :
Jérôme Chelim (Kazé Manga), Cédric Couppey (Éditions Tonkam), Henri Dhellemmes (Éditions H&O), Émilie Lepers (Éditions Muffins), Yves Huchez et Guillaume Kapp (Taïfu/Ototo), Laure Peduzzi (Pika), Arnaud Plumeri (Doki-Doki) ainsi que Claire Ughes (Soleil Manga).

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
© 2012 - Éditions H

Manga 10 000 images est une marque déposée.

Tous les textes et illustrations sont la propriété de leurs auteurs respectifs.

Achevé d'imprimer en France en octobre 2012
sur les presses de l'imprimerie Jouve
Dépôt légal : novembre 2012
ISBN : 979-10-90728-00-4 – ISSN : 1967-5801

Éditions H SARL
25 rue du Maréchal Foch
78 000 VERSAILLES
www.editions-h.fr

Éditorial

par Hervé Brient

Lentement mais sûrement, la revue *Manga 10 000 images* continue à défricher les terres mal connues du manga. Pourtant, avec ce numéro 1', nous allons revenir sur nos pas en vous proposant une édition mise à jour et augmentée de notre premier ouvrage paru en mai 2008.

En effet, il y a quatre ans, le genre *yaoi* était peu connu, peu diffusé et ses fans en réclamaient à cor et à cri. Depuis, Asuka, Taïfu et d'autres éditeurs sont venus proposer de nombreux titres, rendant partiellement obsolètes certains de nos textes, notamment ceux du « Coin des chroniques ». Parallèlement à cela, le succès de notre premier numéro, certes espéré mais un peu inattendu pour de nombreux observateurs, a entraîné le (quasi) épuisement du tirage initial. Pourtant celui-ci était très ambitieux pour une revue d'étude sur la bande dessinée, quelle qu'elle soit. Alors, quitte à le rééditer, autant en profiter pour le mettre à jour et, soyons ambitieux, à l'augmenter afin d'amener la pagination à celle des autres titres de la collection !

Néanmoins, il s'agit d'une réédition et il n'est pas envisageable de proposer de nombreux articles originaux, et surtout un nouveau manga illustratif. Cependant, nous avons tenu à réactualiser la plupart des textes et à en proposer cinq nouveaux : le premier porte sur les différentes formes que peut prendre le *yaoi* au Japon, le deuxième propose un entretien avec Tôko Kawai, puis la carrière d'est em est présentée dans un troisième. Les deux derniers brossent un panorama du *bara*, c'est-à-dire le manga spécifiquement gay. Cependant, pour certains articles, il s'agit plus qu'une simple mise à jour mais bien d'une réécriture de fond en comble. Cette édition bénéficie aussi d'une refonte des chroniques afin de mieux coller à l'actualité éditoriale.

Les lecteurs du numéro 3, « Le manga au féminin », avaient pu le constater, nous n'arrivons pas à tenir le rythme de nos sorties et la revue est devenue plus ou moins annuelle. Toutefois, vous devriez pouvoir lire courant 2013 le premier hors-série consacré aux mangas culinaires ainsi que le numéro 4 consacré au manga alternatif. Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter une bonne (re)lecture et à vous donner rendez-vous pour déguster ensemble « *Gourmet manga* » : le 9^e art de la table.

Sommaire

Une petite histoire du <i>yaoi</i>	5
Le <i>yaoi</i> en francophonie	19
Le <i>boys love</i> dans tous ses médias	49
Pourquoi les filles aiment-elles le <i>yaoi</i> ?	69
Entretien avec Tôko Kawai	89
Ces mangas qui se servent du <i>yaoi</i> pour doper leurs ventes	97
Portrait : Est Em, du BL au manga d'auteur	119
Le <i>yaoi</i> est-il gay ?	127
Le <i>bara</i> : la bande dessinée des gays	141
Entretien avec Gengoroh Tagame	157
Le coin des chroniques	163
Glossaire et crédits iconographiques	205
Manga : <i>Une fleur sauvage</i>	256

Une petite histoire du yaoi

par Hervé Brient

Lorsque Rakuten Kitazawa réalisa le premier véritable manga en 1905, il n'imaginait certainement pas tous les thèmes qui se retrouveraient traités ensuite par ce nouveau moyen d'expression. Il lui était impossible d'imaginer qu'un jour le *yaoi* deviendrait un genre à part entière. Pourtant, l'évolution du manga et de la société japonaise l'a rendu possible. Ainsi, nous nous attacherons dans ce texte à montrer ce que le terme de *yaoi* recouvre afin de voir comment ce genre est né et s'est développé.

Qu'est-ce que le yaoi ?

Avant de se pencher sur son histoire, il est nécessaire de définir le *yaoi*. Comme souvent dans le monde de la bande dessinée, la définition d'un terme ou d'un genre est variable selon la perception qu'en a la personne qui l'énonce. Il n'y a donc pas de définition officielle du terme « *yaoi* ». Le mot serait l'acronyme de « *YamA nashi, Ochi nashi, Imi nashi* », ce qui signifierait « pas de climax [dans la narration], pas de chute [au récit], pas de sens [à l'histoire] », montrant ainsi un bel esprit d'autodérision. En effet, raconter une histoire n'est pas vraiment le but des auteures qui s'amusent à détourner leurs personnages masculins de manga, d'animé ou de jeu vidéo préférés en les mettant dans des situations fantasmées.

Né dans le monde des *dôjinshi*, c'est-à-dire celui du fanzinat et de l'auto-édition, le *yaoi* propose des histoires qui, pour la plupart, parodient les mangas à succès du moment en imaginant des relations homosexuelles plus ou moins explicites entre personnages de sexe masculin. Cela peut aller de la romance fleur bleue à la pornographie la plus débridée en passant par tous les stades de l'érotisme.

Le *yaoi* est quasi exclusivement réalisé par des femmes, souvent jeunes, et il s'adresse principalement à un lectorat féminin hétérosexuel. On devrait écarter de la définition les mangas gays, c'est-à-dire réalisés par des hommes à destination d'un lectorat masculin homosexuel. Cependant, les barrières entre le *yaoi* et le manga gay ne sont pas étanches au Japon. De nombreuses filles lisent des mangas gays, généralement pornographiques, et de plus en

plus de garçons homosexuels lisent du *yaoi*. De ce fait, on ne peut donc pas écarter le manga gay de cette étude et deux textes de la présente revue sont tout particulièrement dédiés à ce genre.

Le terme « *yaoi* » est surtout utilisé en Occident car il a une signification plus restrictive au Japon. Au pays du Soleil-Levant, il désigne surtout les productions plus ou moins amateurs vendues hors des circuits commerciaux de l'édition, que ce soient des mangas papier, des romans, des



Illustration tirée du *dōjinshi*
L'Aventure du Concussor Magnus
de Yayoi Neko

jeux vidéo ou des animés relevant de cette thématique. Au Japon, le terme consacré pour désigner ce type de manga chez les éditeurs commerciaux est celui de « *boys love* ».

Souvent réduit à son sigle « BL », il apparaît au milieu des années 1990 et remplace rapidement les termes de « *june* », trop rattaché au magazine éponyme, de « *shōnen-ai* », daté et plutôt synonyme de pédophilie au

Japon, et de « *yaoi* », trop lié aux activités des *dōjin*. Or, aux États-Unis, et donc aussi en Europe, ce sont les termes « *yaoi* » et « *shōnen-ai* » qui se sont imposés. Aux États-Unis, le premier s'est répandu car l'appellation « *boys love* » conserve une trop forte connotation en rapport avec la pédophilie à cause du mot « *boy* » (garçon). De même, si le terme « *shōnen-ai* » est utilisé en Occident car il n'a pas de connotation particulière auprès du grand public, il ne correspond plus à rien d'actuel puisqu'il est tombé en désuétude dans son pays d'origine. Il est plutôt utilisé pour les amours seulement suggérées ou platoniques. Dans tous les cas, ce sont des œuvres éditées à destination d'un public féminin.

Le terme « *yaoi* » est donc employé ici pour tous supports édités (mangas, animés, jeux vidéo, romans, etc.) mettant en scène des relations homosexuelles masculines. À la différence du Japon, il n'est donc pas fait spécifiquement référence aux productions non professionnelles. Insistons : dans ce pays, il est de rigueur de privilégier le terme « *boys love* » dans le cas des œuvres commercialisées par les canaux japonais de distribution du livre et de la presse (papier ou en ligne).

Néanmoins, depuis quelques temps, en France, l'usage du terme « *boy's love* » (avec une apostrophe) se généralise, notamment grâce à la collection et au site dédiés au *yaoi* du label Asuka de l'éditeur Kazé Manga. Pour

l'instant, toutes ces appellations sont globalement synonymes, ce qui a tendance à rendre la définition du genre assez floue pour de nombreuses personnes. Il faut avouer que toutes ces distinctions sémantiques n'intéressent pas les lecteurs de manga. Pour l'anecdote, « *yaoi* » est une marque déposée par la fondatrice de l'association Yaoi. Ce dépôt est-il valable ? Si l'on peut penser que non, seule la justice peut le décider, ce qui semble ne jamais devoir arriver, tant les occasions de faire valoir ses droits se sont multipliées dernièrement sans être suivies d'effet.

Naissance et développement du manga féminin

Revenons au début du xx^e siècle. Après être né dans des supports pour adultes (la presse, notamment satirique), le manga s'est développé dans les publications pour enfants, c'est-à-dire les revues commercialisées à destination des garçons (les *shōnen*) et des filles (les *shōjo*). Dès le début des années 1900, les éditeurs commencent à cibler les filles en leur proposant des périodiques qui leur sont destinés. Les plus connus sont *Shōjo kai* publié à partir de 1902, *Shōjo sekai* (1906) et *Shōjo no tomo* (1908). Ce ne sont pas des magazines de mangas même s'il y a un certain nombre d'histoires illustrées. La bande dessinée y fait réellement son apparition vers 1910, notamment sous la forme de *yonkoma* (bande dessinée en quatre cases). La période est marquée par la création de deux magazines pour enfants contenant, outre du rédactionnel, de la bande dessinée : il s'agit de *Shōnen Club* (1914) et de *Shōjo Club* (1923) réalisés par les éditions Kodansha.

Durant la période de l'après-guerre, Osamu Tezuka « révolutionne » le manga et instaure le « *story manga* », c'est-à-dire une bande dessinée humoristique, à destination des enfants, proposant une histoire développée sur de nombreuses pages au lieu de simples gags en une planche ou de courts récits de quelques pages. Le premier titre *shōjo* à succès relevant du *story manga* est *Princesse Saphir*, prépublié entre 1953 et 1958 dans le magazine *Shōjo Club*. Son influence est importante car de nombreux auteurs s'inspirent par la suite de son univers graphique. Cependant, il ne faut pas oublier l'importance d'un *mangaka* comme Katsujō Matsumoto qui a proposé de nombreuses histoires dans la revue *Shōjo no tomo* durant les années 1930 et 1940. De plus amples développements sur l'univers de *Princesse Saphir* et, plus généralement, sur le manga à destination d'un public féminin (que ce



Princesse Saphir 1
d'Osamu Tezuka

soit le *shôjo manga*, le *josei* ou le *yuri*) sont disponibles dans le numéro 3 de la revue *Manga 10 000 images*.

Il faut bien garder à l'esprit que les femmes auteures de manga sont peu nombreuses à cette époque, elles sont généralement cantonnées dans le domaine de l'illustration. Même lorsque les histoires s'adressent à des lectrices dans des magazines pour filles, ce sont des hommes qui les dessinent. Ce n'est que petit à petit que les femmes remplacent ces derniers. Cette étape est cruciale pour le développement d'un genre comme le *yaoi* qui n'aurait jamais pu naître d'esprits masculins.

L'une des premières est Hideko Mizuno. Née en 1939, elle débute en 1955 dans le magazine *Shôjo Club*. Sa série *Fire!*, parue entre 1969 et 1971 dans le mensuel *Seventeen* (Shûeisha), ouvre indirectement la voie au *yaoi* : c'est la première série *shôjo* à succès avec un protagoniste masculin mais aussi celle qui met en scène la première relation sexuelle connue dans un récit à destination des jeunes filles. L'histoire nous raconte l'ascension et la chute d'Aaron dans le milieu du rock américain de la fin des années 1960 sur fond de contestation sociale d'une partie de la jeunesse. Drogue, amour et conscience politique forment un mélange détonnant dans cette œuvre dramatique.



Fire! 2
de Hideko Mizuno

Pionnière avec quelques autres, Hideko Mizuno n'est plus une rareté à la fin des années 1960. Les femmes, qui ont lu dans les années 1950 les *story manga* de Tezuka et d'autres auteurs masculins comme Tetsuya Chiba et Akira (Leiji) Matsumoto dans les magazines pour filles, sont de plus en plus nombreuses à devenir *mangaka*. Cela est devenu possible grâce, notamment, à la multiplication des concours pour débutants organisés par les éditeurs afin de trouver de nouveaux talents pour leurs magazines *shôjo*, les auteurs masculins étant monopolisés par les hebdomadaires *shônen* lancés à la fin des années 1950.

Une génération d'auteures apparaît ainsi dans le monde de la bande dessinée destinée aux jeunes filles, notamment Riyoko Ikeda, Moto Hagio ou Yumiko Igarashi. Parallèlement à ce mouvement, l'arrivée de revues spécialisées dans le *gekiga* offre aux jeunes femmes des supports prêts à publier leurs travaux. De plus, ce nouveau courant éditorial révolutionne la perception de la bande dessinée au Japon et donne naissance au manga pour jeunes adultes (le *seinen*). La recherche d'un certain réalisme

dans les rapports humains permet aux relations sexuelles de faire une apparition de plus en plus fréquente en dehors des ouvrages érotiques ou pornographiques.

Le yaoi devient possible

Le développement commercial du manga dans les années 1970 rend possible l'apparition du *yaoi*. Les éditeurs développent de plus en plus de genres, ciblent de plus en plus de niches, y compris celle du sexe. Une certaine libération des mœurs permet d'aborder certains sujets alors tabous dans les mangas pour enfants, notamment dans le *shôjo*. C'est ainsi que durant les années 1970, plusieurs femmes *mangaka*, connues collectivement sous le nom de « groupe de l'année 24 » car elles sont nées dans les environs de l'an 24 (1949) de l'ère Shôwa (1926-1989), introduisent l'identité de genre et même la sexualité dans le manga pour filles. Surtout, elles créent des histoires d'amour entre garçons.

L'une des premières pierres fondatrices du *yaoi* est *Thomas no shinzô* (*Le Cœur de Thomas*, disponible en français chez Kazé Manga fin 2012) qui paraît entre 1974 et 1975. Passionnée par la littérature et le manga dès son plus jeune âge, comme ses consœurs du « groupe de l'année 24 », Moto Hagio débute en 1969 dans le magazine *Nakayoshi* de Kodansha. Avec son histoire courte *11-gatsu no gymnasium* publiée en 1971, elle réalise ce qui est vraisemblablement le premier récit grand public mettant en scène une histoire d'amour entre deux garçons. En fait, c'est le visionnage du film français *Les Amitiés particulières* (réalisé par Jean Delannoy en 1964) qui sert de déclencheur alors qu'elle ne s'intéressait absolument pas aux histoires d'amour entre hommes à la différence de sa collègue, Keiko Takemiya. Moto Hagio conçoit alors, sous l'impulsion de ce qu'elle a ressenti pendant le film, l'histoire de *Thomas no shinzô* mais sans chercher à la publier. Il lui vient ensuite l'idée de réutiliser les deux personnages dans *11-gatsu no gymnasium*.



Thomas no shinzô 1
de Moto Hagio

Avec *Poe no ichizoku* qui est prépublié entre 1972 et 1975 dans le magazine *Betsucomi*, la carrière de la *mangaka* prend une autre dimension. Le succès de cette série est tel que le titre devient le tout premier *shôjo manga* édité par les éditions Shôgakukan en volume relié (1974). À l'inverse, *Thomas no shinzô*, qui débute en 1974 dans *Sho-comi*, ne rencontre pas le succès espéré

et se retrouve raccourci même si son éditeur laisse le temps à Moto Hagio de terminer son histoire grâce au succès de sa série phare.

Thomas no shinzô propose un récit très sombre et plutôt complexe, surtout pour cette époque, et il n'est vraisemblablement pas adapté au lectorat de l'hebdomadaire surtout constitué de très jeunes filles. L'histoire se situe dans un pensionnat allemand et débute par la mort de Thomas Werner qui laisse derrière lui une lettre destinée à un camarade, Juli, dans laquelle il lui déclare son amour. L'arrivée d'Eric Fruehling, ressemblant étrangement au défunt, va alors aggraver l'obsession de Juli envers Thomas.

Kaze to ki no uta de Keiko Takemiya, l'autre pionnière du yaoi, est publié, lui aussi, dans le magazine *Sho-comi* entre 1976 et 1979. Cette fois, le succès est au rendez-vous et l'histoire s'étale sur quatorze tomes en version reliée (*tankôbon*) avant de connaître de nouveaux chapitres dans le *Petit Flower* entre 1982 et 1984, ce qui va amener la série à un total de dix-sept volumes.

À la fin du XIX^e siècle, dans un pensionnat privé français situé à Arles, de nombreux élèves sont régulièrement témoins du comportement amoral et intéressé de leur camarade Gilbert Cocteau qui couche avec de nombreux hommes. L'arrivée dans l'établissement de Serge Battour va être l'occasion de découvrir les lourds secrets qui expliquent les agissements de Gilbert. Cependant, la relation qui se développe entre les deux garçons provoque une profonde hostilité de la part de leur entourage, ce qui les oblige à fuir vers un destin que l'on devine funeste.

Durant les années 1980, un certain nombre d'histoires plus ou moins influencées par ces deux œuvres paraissent dans différents magazines *shôjo*. Le genre, que l'on nomme alors « *shônen-ai* », est dominé par des histoires qui mettent l'accent sur l'esthétisme des personnages et la tragédie de leur relation homosexuelle. Le risque de s'enfermer dans un même schéma de récit est important. D'ailleurs, le *shônen-ai* tombe petit à petit en désuétude avant de disparaître des magazines *shôjo* comme *Hana to yume*.

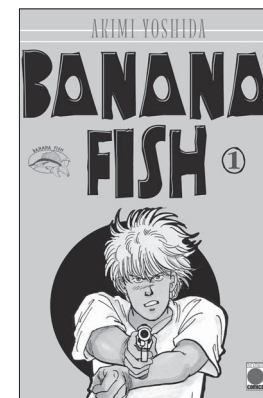
Venant rompre cette perception négative de l'homosexualité et proposer une image différente des relations entre hommes, la série *Banana Fish*, publiée entre 1986 et 1994, peut être considérée comme étant une œuvre fondamentale dans la construction du genre yaoi. Créée par Akimi



Kaze to ki no uta 1
de Keiko Takemiya

Yoshida, elle est aussi un *shôjo manga* prépublié dans le mensuel *Betsucomi*, mais son impact sur le lectorat, l'importance et le rôle positif donnés aux personnages semblant gays, à commencer par le héros, influencent fortement nombre de futures auteures de yaoi.

Ash est le chef d'une petite bande de jeunes de New York. Surdoué et charismatique, il se retrouve en guerre contre la mafia locale, dirigée par son ancien mentor et amant, Dino Golzine. Pour les besoins de son enquête, un journaliste japonais accompagné de son jeune assistant va rencontrer Ash, ce qui va l'amener à être mêlé à une affaire d'État complexe et mortellement dangereuse.



Banana Fish 1
d'Akimi Yoshida

Parallèlement au monde de l'édition professionnelle de manga, un circuit amateur se met en place, celui des *dôjinshi*. Ce sont des bandes dessinées auto-publiées mais aussi des fanzines mélangeant textes et dessins. Si les premiers groupes (*dôjin*) dédiés au manga sont nés au cours des années 1950-60 dans les clubs de lycées autour d'auteurs comme Ishinomori ou Fujiko Fujio, c'est l'organisation en 1975 du premier Comiket qui permet l'expansion du mouvement. Cette manifestation, ainsi que d'autres conventions qui se développent, joue un rôle de catalyseur pour la création de nombreux *dôjin* en leur donnant un espace qu'ils peuvent s'approprier et un calendrier rythmant leur processus créatif.

En raison de l'absence de contraintes éditoriales, de nombreux mangas sexuellement explicites voient ainsi le jour et sont distribués par ce biais. Or certains sont réalisés par des filles et s'adressent à elles. Parmi eux, quelques-uns mettent en scène des relations homosexuelles entre les personnages principaux. Le succès est tel qu'il ne faut que quelques années pour qu'un éditeur s'empare du phénomène et se mette à exploiter cette nouvelle niche commerciale.

Le développement du yaoi

Au Japon, entre le début des années 1980 et le milieu des années 1990, les magazines mangas connaissent une explosion de leurs tirages en passant de 950 millions à pratiquement 1 600 millions, ce qui profite à tous les genres. Ce n'est donc pas un hasard si le yaoi, en tant que genre éditorial, s'installe définitivement en 1981 avec le retour en librairie du magazine



June de l'éditeur Magazine Magazine. Il y avait bien eu une première tentative entre 1978 et 1979, années qui voient la sortie de huit numéros de *Comic Jun*, le magazine étant rebaptisé en *June* dès janvier 1979. Le *June* propose exclusivement des histoires autour de l'homosexualité masculine. Ce mensuel existe sous la même forme jusqu'en avril 1987. Un magazine frère, bimestriel, *June DX*, paraît entre 1984 et 2004, totalisant cent cinquante-trois numéros. Il est ensuite remplacé par un mensuel, *Comic June*, qui est toujours édité. Le succès est tel que « *june* » devient le terme utilisé dans les années 1980 pour parler de ce type de manga, ce que n'a pas manqué de se rappeler l'éditeur américain DMP lorsqu'il a nommé sa principale collection *boys love* en utilisant le terme « *Juné* ».

D'autres éditeurs profitent du boom économique du manga pour se développer dans le genre. Biblos devient l'éditeur *yaoi* de référence entre 1988 et 2006, année où il cesse toute activité, entraîné par la faillite de sa maison mère. Il est connu pour son magazine *BE×BOY* et ses déclinaisons comme le *BE×BOY GOLD*, qui ont permis à des auteurs comme Setona Mizushiro, You Higuri, Ayano Yamane, Bohra Naono et Yôka Nitta de connaître le succès. Suite à la faillite de la maison mère Hekitensha, le catalogue est repris en grande partie par le groupe Animate. Biblos devient Libre, si bien que le magazine *BE×BOY* paraît de nouveau tandis que les œuvres reliées (*tankôbon*) sont rééditées.

Le *boys love* n'est pas l'apanage de quelques magazines spécialisés à la fin des années 1980. Certes, le *shônen-ai* tel qu'il avait été défini dans les années 1970 a en grande partie disparu, notamment parce que les amatrices du genre vont vers des supports spécialisés. Pourtant, un certain nombre de magazines *shôjo* publient régulièrement des histoires mettant en scène des amours entre garçons. Yun Kouga publie entre 1988 et 1994 sa série *Earthian* dans le magazine *Wings* de l'éditeur Shinshokan. CLAMP y publie quelques années plus tard, entre 1990 et 1996, *RG Veda* et *Tokyo Babylon* (1991-1994). Dans le magazine *Margaret*, un des principaux



supports *shôjo*, Minami Ôzaki publie entre 1989 et 1991 sa série à succès *Zetsuai* 1989. Toutes ces auteures, et bien d'autres, ont débuté dans le *dôjinshi*. Ainsi, toute une série de titres trouvant leurs racines dans le *yaoi* paraît dans des magazines de prépublication grand public.

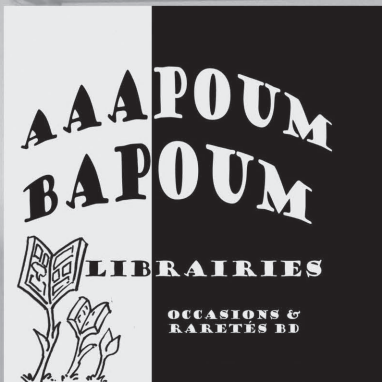
Parallèlement, des magazines s'adressant à un public gay apparaissent. Le précurseur, et le plus connu, est le magazine *Barazoku*. Né en 1971, il a malheureusement cessé de paraître courant 2004 avec le numéro 384. Dans ses pages, il était possible de lire quelques histoires réalisées sous forme de manga. Il existe aussi depuis de nombreuses années des revues gays plus ou moins pornographiques, incluant des pages de bande dessinée, ainsi que des recueils pornos gays. Petit à petit, ce type de manga, appelé *bara*, s'est développé jusqu'à obtenir une certaine visibilité. Une des principales formes de prépublication est la revue collective thématique, appelée au Japon « *anthology* ». Le contenu est très explicite (le camouflage des pénis est réduit à un fin trait noir ne cachant pas grand-chose), comme on peut le voir avec l'anthologie *Comic G-men Gaho* qui est édité par Furukawa Shobô. La narration et le graphisme sont éloignés des attentes des fans de *boys love* afin de correspondre aux goûts du lectorat gay. L'anthologie *Nikutai-ha* des éditions Oakla, qui a existé entre 2005 et 2010, touchait pourtant une partie du lectorat féminin amateur de *yaoi* alors qu'il ne s'agissait en aucun cas de son cœur de cible. D'ailleurs, l'éditeur publie du *boys love* avec *Aqua★Boys*. En page 141 de la présente revue, l'article de Jean-Paul Jennequin propose de plus amples informations à ce sujet.



Un genre éditorial à succès ?

Parallèlement à Biblos, profitant du développement fulgurant du manga au Japon, d'autres éditeurs se lancent dans le *boys love*. Certains se spécialisent dans le genre, d'autres se contentent de créer un magazine et une collection de volumes reliés qui lui sont dédiés.

Kadokawa Shoten est un éditeur plutôt spécialisé dans l'*heroic fantasy*, le fantastique et la science-fiction et surtout dans le *cross media* en proposant des adaptations de jeux vidéo ou d'animés. *Asuka*, son magazine *shôjo*, donne naissance à *Asuka Ciel* en 1993, alors simple supplément. C'est en mai 1994 que ce dernier prend son indépendance. Son succès est tel qu'en



MANGAS
NEUF ET SOLDERIE
SÉRIES COMPLÈTES
RARETÉS
OCCASIONS
RAYON YAOI

AAPOUM BAPOUM
14 rue Serpente - Paris VI^e
8 rue Dante - Paris V^e
www.aaapoumbapoum.com

Le yaoi en francophonie

par Peggy Sylvius

La représentation de l'homosexualité dans les mangas est principalement d'expression féminine et à destination d'un public similaire puisqu'elle est surtout présente dans les œuvres relevant du *yaoi* ou du *yuri*. Importante consommatrice de mangas, la francophonie a pourtant mis longtemps à explorer cet aspect des relations humaines. La route a été longue pour en arriver à la situation actuelle, au point d'oublier tout le chemin parcouru.

Les années 1990, initiatrices du genre

En France, ce sont Minami Ôzaki et le studio féminin CLAMP qui initient les premières générations de fans de mangas aux romances masculines et ce, dès le milieu des années 1990.

En 1996 et 1997, les éditions Tonkam publient *Tokyo Babylon* et *RG Veda* des CLAMP. Les deux œuvres deviennent très rapidement cultes. Elles sont considérées à l'heure actuelle comme faisant partie des meilleurs titres du studio, tant par leur richesse scénaristique que par les amitiés particulières rarement abordées en bande dessinée franco-belge, surtout avec un tel naturel. La marque de fabrique des CLAMP, concernant les romances masculines, peut se résumer ainsi : positions équivoques et divers sous-entendus (« cette personne est spéciale », baisers indirects, jeux de regards, etc.). C'est bien entre les lignes qu'il faut lire.

Le plus connu, *Tokyo Babylon*, dont la première traduction est négligée (heureusement, la réédition propose une nouvelle adaptation) notamment parce qu'elle confond « promesse » et « pari », met en avant une romance entre deux hommes. Seishirô, un prétendu gentil vétérinaire qui cache ses activités d'assassin sous le nom de Sakurazukamori, fait des avances claires et constantes à Subaru, un adolescent médium. Si ce dernier prend cela pour une grosse farce, les différentes attentions dont il fait l'objet finissent par le toucher et lui faire éprouver des sentiments au-delà



Tokyo Babylon 4
de CLAMP

de la simple amitié. Les étreintes et caresses volées de Seishirô induisent en erreur aussi bien les autres personnages que les lecteurs sur ses motivations véritables et l'histoire se développe jusqu'à conclure sur une fin ouverte.

Avant tout, *Tokyo Babylon* consacre à jamais le couple Seishirô/Subaru comme l'un des plus beaux et tragiques, mêlant romance, trahison et sadisme. Les personnages de la série prennent part à l'histoire du manga *X* qui peut être alors vu comme un *spin-off* où la relation de Seishirô et de Subaru atteint son apogée. La série contient également des éléments « yaoïsants » dans la relation des héros Kamui et Fûma. Ce dernier, autrefois ami intime de Kamui, est à présent son adversaire et leurs combats se teintent toujours d'une certaine dose de sado-masochisme. Par exemple, une scène montre un Fûma littéralement vautré sur un Kamui passif, lui mordant le cou ou léchant ses larmes.



RG Veda 1
de CLAMP

Également réputé, *RG Veda* (prononcer « Rig Véda »), un *shôjo manga*, s'inspire de personnages de textes sacrés hindouistes. C'est une passionnante fresque épique et tragique où les amours tant masculines que féminines tiennent une place non négligeable.

À l'aube de la création du monde, Taishakuten (Indra dans la religion hindoue) a tué l'Empereur du Ciel, le Roi Ashura-ô, et a instauré un règne de chaos. Une prophétie annonce que le Roi Yasha-ô retrouvera l'enfant des Ashura, que les six étoiles (six guerriers) se réuniront et deviendront les destructeurs du Ciel. Alors que tous considèrent la prophétie favorable au Ciel, il n'en est rien :

les six compagnons ne renversent pas le règne de Taishakuten. Yasha-ô et Ashura, encore enfant, sont unis par une affection proche de celle reliant un père et son fils mais elle se mue bien vite en un amour passionnel. Devenu un adulte fou, Ashura commence à détruire le monde. Malgré cela, Yasha-ô veut rester auprès de lui.

Plus que le rapport entre Yasha-ô et Ashura, c'est la véritable nature de la relation entre le « tyran sanguinaire » Taishakuten et le Roi Ashura-ô, présenté comme la victime durant toute la série, qui se révèle être le point fort de la série. Ashura-ô cherche à contrer la destinée tragique de son fils à naître et demande à Taishakuten de l'aider à changer le cours des événements. En contrepartie, il donne par la suite à Taishakuten ce qu'il désire : « – Que désirez-vous ? – Vous ». La scène suivante montre les deux

hommes sur un lit, Taishakuten caressant et embrassant les cheveux du roi, ce qui scelle le pacte. Pacte qui, en fait, précipite et confirme le destin d'Ashura et du Ciel.

Tout au long du récit, les CLAMP distillent des indices concernant les sentiments de Taishakuten, c'est explicite lorsque ce dernier évoque la difficulté à vivre sans l'être aimé. Si le lectorat féminin réagit avec enthousiasme à cette ambiance homosexuelle, à tout le moins ambiguë, il n'en est pas de même pour la gente masculine qui semble être mal à l'aise et essaie immédiatement d'en minimiser l'importance. Ce malaise se ressent aussi chez les éditeurs. Il suffit de visionner les vidéos de *RG Veda* pour le constater : le jeune asexué Ashura devient une princesse. Dans le même ordre d'idée, déjà en 1999, l'adaptation française du manga *Wish* était sujet à discussion : si les personnages angéliques n'ont pas de genre spécifique dans la version japonaise, l'éditeur Tonkam a orienté le récit, les anges s'exprimant alors par le féminin, ce qui ôte toute ambiguïté sexuelle.

En 1999, Media Système Édition (société plus connue sous le nom de Manga Player et qui devient Pika Édition en 2000) publie le début de *Card Captor Sakura*, manga destiné, à l'origine, aux petites filles. Les CLAMP revisitent le genre *magical girl* à leur sauce. Comme souvent dans ce type d'histoire, Sakura, « typique » petite fille magique de dix ans, éprouve une tendresse amoureuse pour un adolescent, Yukito, ami de son grand frère Toya, et qui a tout du prince charmant. D'ailleurs, un garçon de son âge, Shaolan, lui dispute l'affection de Yukito : il passe son temps à devenir rouge pivoine et à offrir des cadeaux à l'adolescent. Si cet « émoi » trouve une certaine justification magique par la suite, ce n'est pas le cas du lien amoureux entre Yukito et Toya. Tout au long du manga, on retrouve les codes « clampiens ».



Card Captor Sakura 1
de CLAMP

À l'époque, une partie du public, moins aguerrie ou mal à l'aise, faisait pourtant de la résistance face à cette « yaoïsation » des relations que certaines voulaient absolument effectuer. Mais leurs fantasmes étaient-ils vraiment élucubrations ? La suite de l'histoire a donné raison aux « yaoïstes ». Il était d'autant plus facile de connaître le fin mot de l'histoire qu'il y avait un grand écart de temps entre les parutions originales et françaises. Ceux qui avaient déjà lu la version originale connaissaient la relation entre les deux

garçons tandis que ceux qui suivaient le rythme de parution de la version française étaient encore dans le déni.

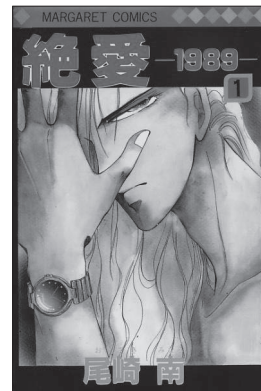
Le manga présente l'héroïne rejetée par le prince charmant qui lui préfère son frère. Elle doit donc se tourner vers quelqu'un d'autre. Il fallait oser ! Sakura avoue en effet son amour à Yukito mais celui-ci essaie de repousser la fillette avec douceur puisqu'il a déjà quelqu'un dans son cœur. Sakura demande alors s'il s'agit de son frère. La réponse est sans équivoque : « oui ».

Si Pika n'avait, semble-t-il, pas édulcoré le texte original, on pouvait craindre le pire dans la version animée que la chaîne de télévision M6 comptait diffuser et diffusa à partir de 2001. Ce n'était pas de la paranoïa des fans car outre-Atlantique, la série a été complètement remaniée, la relation entre Toya et Yukito étant totalement étouffée. Finalement, la version française n'apparut pas si censurée et l'épisode 66 reprit la confession de Yukito.

Homosexualité et passion amoureuse

Bien que les CLAMP abordent les romances masculines de façon subtile et sous-entendue, permettant aux lecteurs de faire travailler leur imagination, c'est *Zetsuai 1989* de Minami Ôzaki qui a mis en scène la première relation amoureuse homosexuelle ouvertement déclarée. Elle en est le thème principal. La série est publiée en France à partir de mai 2000 par les Éditions Tonkam. Elles inaugurent à cette occasion une collection « Yahoï » (oui, avec un « h » sorti d'on ne sait où) avec le *rainbow flag* comme logo. Or, elle présente une confusion totale des publics. Certes, considérer *Zetsuai 1989* comme un *yaoi* alors qu'elle est un *shôjo* (publié dans le magazine *Margaret*) n'est pas gênant puisque le public est le même : féminin. Après tout, Minami Ozaki est une *dôjinshika* de *yaoi* et elle publie des fanzines complémentaires sur sa série. Cependant, ce n'est certainement pas du manga gay.

Une partie du public n'a pas attendu la publication française pour découvrir *Zetsuai 1989* : *artbooks*, manga, OAV et clips vidéo transcodés, musiques, *dôjinshi* circulaient déjà en conventions depuis quelques années. L'univers tordu et fascinant de Minami Ôzaki n'aurait jamais eu un tel retentissement sans le phénomène des conventions de « janimation ».



Zetsuai 1989 1
de Minami Ôzaki

Ainsi, *Zetsuai* (littéralement amour désespéré, amour absolu) 1989 conte sur cinq tomes une histoire d'amour autodestructrice entre Kôji Nanjô, un chanteur à succès blasé, et Takuto Izumi, un footballeur sauvage et solitaire, meurtri par la vie. L'obsession amoureuse de Kôji n'a d'égale que la soif d'affection de Takuto. Minami Ôzaki brise les tabous et n'épargne jamais ses personnages : tentative de viol, suicide et une bonne dose de masochisme. Le succès critique auprès du public féminin est inversement proportionnel au succès commercial du titre. Certes, le sujet et l'esthétique graphique de l'auteure ont de quoi en rebuter plus d'un (garçon, bien sûr). Cependant, l'adaptation française compte parmi les plus lamentables que l'on ait pu voir. Lettrage et papier immondes, planches assombries et rognées, rien dans la fabrication n'est au crédit de cette œuvre particulière et déroutante.

Quoi qu'il en soit, Tonkam ne publia jamais la suite du manga, *Bronze*, officiellement jugée trop glauque, ce qui n'est pas faux. Plus sombre, plus violente et cruelle, *Bronze* (quinze tomes) se taille pourtant un joli succès outre-Rhin, preuve qu'il y a un public. Qu'à cela ne tienne, depuis des années les fans francophones se débrouillent autrement pour lire le titre en français.

À la recherche du yaoi

À la fin des années 1990, la librairie japonaise Junkudo, située à Paris dans le 2^e arrondissement, le quartier « japonais », devient rapidement le lieu de pèlerinage des fans. Il n'est d'ailleurs pas rare d'y croiser des adeptes non français. À la même époque, la librairie Atomic Club proposait aussi une offre importante en magazines de prépublication japonais.



La première génération de fans fréquente les conventions pour se procurer des *dôjinshi*, échanger des cassettes ou des laserdiscs transcodés du NTSC en PAL-SECAM des premiers animés *yaoi*. Certains fans, très motivés, passent du stade de spectateurs à celui d'acteurs. Le milieu amateur fait découvrir au public les grands noms du genre par le biais des fanzines et s'essaie au dessin : marque-pages, illustrations faites maison de *bishônen* populaires, etc. Des dessinatrices talentueuses ne tardent pas à devenir populaires.

Les principaux fanzines yaoi

Au début, ce sont bien souvent les mêmes mangas que l'on retrouve chroniqués. La raison est simple : tout simplement, ce sont les classiques à connaître. Lancé en octobre 2000, le fanzine de la *mailing list* YaoiFrance est un temps la référence du genre : sur une quarantaine de pages, il propose un savant mélange de *fanfictions* yaoi déjantées, d'illustrations et d'articles. Publié tous les ans, « le fanzine des messieurs qui se tripotent entre eux » est remanié en 2004 et propose alors deux versions de chaque numéro, chacune pouvant être lue indépendamment : le « Seme Side », axé sur les scènes de sexe où le seme domine et le « Uke Side », orienté vers le romantisme du timide uke. Deux mini-dôjinshi sont aussi publiés par l'association, s'inspirant de *Card Captor Sakura* et de *Naruto*. Depuis 2006, rien de nouveau n'est proposé aux fans, le site étant à l'abandon même s'il existe encore.

Shôjo kakumei/guilty, publié de mai 1999 à juillet 2003, soit quatorze numéros, est un fanzine d'articles et de critiques sur le *shôjo manga*. Le yaoi prend dès le troisième numéro une part importante : *Kaze to ki no uta*, *Kizuna*, *Fake*, les œuvres de Minami Ôzaki (*Zetsuai 1989* et *Bronze*), celles de You Higur (Seimaden, Zeus, Cutlas, Ludwig II, Gorgeous Carat, Alleluia des anges), *Les Descendants des ténèbres* (Yami no matsuei), *Boy's Next Door* de Kaori Yuki, *Punch Drunk Babies*, *Koibito no namae* de Riryu Yamakami, les mangas d'Asami Tojoh (*Zero*, *X kai*, *Aitsu to ore*), ceux de Yôka Nitta (*Casino Lili*, *Haru wo daite ita*, *17 guyz*), *Dokusa* de Yayoi Takeda, *Romance* de Moka Azumi, *Yume ni tobu tori* de Bohra Naono, *Miserarete* de Yû Asagiri, *Boku no Sexual Harassment*, *Himitsu no futari*, *Jadou* de Mamiya Oki, *Wild Rock* ou encore *Rub in Love* sont chroniqués.

N'oublions pas le fanzine de bande dessinée *Romance Yaoi* de Marie-Angèle (Sambre). Entre les années 2000 et 2006, ce projet est un incontournable des fanzines yaoi français. Composé de bandes dessinées originales, d'illustrations et de *fanfics* parodiques, il se décline aussi en hors-série dont le premier numéro est un « Spécial Tokyo Babylon ». Les deux hors-séries suivants sont entièrement consacrés à l'univers d'Harry Potter, avec les couples vedettes Drago/Harry et Severus/Harry. Marie-Angèle publie également, dès 2007, sa première série manga yaoi professionnelle, *Dark Prince*, en trois tomes chez Yaoi Press, un éditeur américain.



Abyss (*Anime Beautiful Yaoi Shôjo Shônen*) est un fanzine composé d'articles. Comme son nom l'indique, il tient à ne pas discriminer le yaoi dans la sélection de mangas chroniqués. En seize numéros publiés entre décembre 2001 et juin 2007, on peut trouver : *Gravitation* dans le numéro un de décembre 2001, *Zetsuai 1989*, *Bronze* et *Fake* dans le numéro deux de mars 2002, *Les Descendants des ténèbres*, *Ludwig II* et *Boy's Next Door* dans le numéro trois d'octobre 2002. En 2003, on a pu lire des textes sur *Mirage of Blaze*, *Lawful Drug*, les mangas de Yôka Nitta dans le numéro quatre de janvier, *New York New York*, *Koori no manomo no monogatari* dans le numéro cinq de juin, *Matendou sonata* d'Asagi Sayuri, dans le numéro six de novembre.

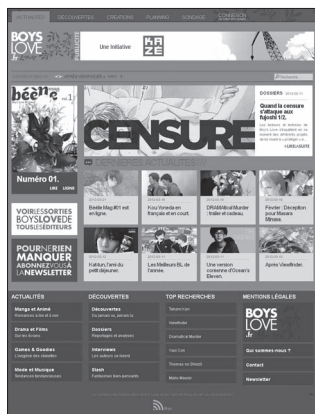
En 2004, c'est le tour de *Love Mode*, *Gorgeous Carat* de Yui Higur et un article intitulé « À la découverte du yaoi... » dans le numéro sept de mars, *Aquadom* et les mangas d'Hiroataka Kisaragi dans le numéro huit de juin, les mangas de Mamiya Oki dans le numéro neuf d'octobre. En 2005, quatre nouveaux numéros nous permettent de découvrir des articles sur les *dôjinshi* dédiés à Harry Potter ainsi que le manga *Saint Beast* dans le numéro dix de mars-avril, *Burai*, *Okaneganai* (*No Money*), *Aitsu to Ore*, *Cantarella* dans le numéro onze de juillet, *Loveless* dans celui d'octobre (le numéro douze), *Sakende Yaruze* dans le numéro treize de novembre.

En 2006, le rythme se ralentit notablement avec seulement *Wild Adapter* de Kazuya Minekura dans le numéro quatorze de mai-juin, *La Esperança*, et *Tactics* dans le numéro quinze d'octobre-novembre. En 2007, un seul numéro, le seizième, est sorti avec *Gakuen Heaven* et les mangas de Makoto Tatenô. Hélas, 2008 sonne la fin du fanzine, au dix-septième numéro, avec un article sur *G•Defend*, un *shônen-ai* de science-fiction (série toujours en cours au Japon, quarante tomes à mi-2012).

Tenshi, à l'image d'*Abyss*, propose dans son numéro six une introduction au manga yaoi avec *Mirage of Blaze*, *Kizuna*, *Kusatta kyoushi*, *Cutlass*, *Love mode*, *Ai no kusabi*. Dans les numéros suivants, on peut lire des textes sur *Love Mode* (n° 7), puis sur *Zeus* (n° 8), *Seimaden* et *Ludwig II* (n° 9), *New York New York* (n° 10), *Gorgeous Carat* (n° 11), *Kusatta* (n° 12), *Koori no mamono no monogatari* (n° 13) et, enfin, *Gravitation* (n° 14). Le fanzine a cessé de paraître fin 2006, après sept années de parution totalisant dix-sept numéros en comptant les hors-séries consacrés à *Sailor Moon*.

Yaoi-juice, en plus d'être un site web sur l'actualité du yaoi en France, édite un magazine en ligne. Entre décembre 2009 et mai 2011, les trois numéros de *Yaoi Juice Mag* ont proposés de nombreux textes : fictions, chroniques, extraits de manga, portraits d'auteurs ou encore des ateliers d'écriture et de dessin (savoir croquer un *seme* ou un *uke*, c'est important). On pouvait ainsi trouver des articles sur le *slash*, le *shota* (un sous-genre déviant et très controversé du yaoi), le *bara* (le « vrai » manga gay pour les gays), l'éphémère web-radio Hanabi, le manga yaoisant *Black Butler*, ainsi que les séries *Card Captor Sakura* et *Love Pistols*, un guide sur l'auto-édition pour publier ses propres œuvres yaoi, Ayano Yamane, Hinako Takanaga, les *manhwa* yaoi de l'éditeur Samji (qui a fait faillite début 2012), Hoo Ha Jin et son *Totally Captivated...* À noter aussi un article sur les fameuses affaires « à scandales » qui ont terni les carrières de Yôka Nitta et Takashima Kazusa, l'une pour le plagiat de photographies publicitaires et l'autre pour s'être fait copier son célèbre *Wild Rock* par une mangaka de *shôjo*, Kayono.

Depuis août 2012, *Yaoi Juice Mag* est remplacé par *B-Love Mag*. Le premier numéro propose sur 182 pages quatre chroniques (dont une sur *Under Grand Hotel*), deux articles (sur le monde du yaoi et sur l'homosexualité au Japon), le début de quatre *webcomics* et de deux romans. Reste à savoir si le projet, ambitieux, réussira à durer plus longtemps que son prédécesseur.



En juillet 2011, un nouveau site dédié au yaoi fait son apparition sur la toile francophone. Soutenu par Kazé Manga dont le label Asuka est dédié à ce genre, Boyslove.fr propose très régulièrement des informations sur l'actualité du *boys love* au Japon, mais aussi en France. Des articles de fond essaient de présenter le yaoi aux néophytes mais aussi aux passionné(e)s. Le but est de fédérer un lectorat autour d'un projet bénéficiant de moyens professionnels, ceux d'un éditeur de manga. On apprécie tout particulièrement qu'il ne s'agisse pas d'un moyen de promotion d'Asuka mais bien d'un site communautaire

reprenant l'ensemble des informations concernant le yaoi, notamment les sorties des différents éditeurs de manga.



Le site Boyslove.fr a servi aussi de support au fanzine en ligne *Bèllemag* dont le premier numéro est sorti en mars. Bénéficiant désormais de son propre site, le second est en ligne depuis juin 2012. Sur plus de 150 pages, le webzine propose un sommaire touffu avec des histoires sous forme de bande dessinée ou de roman d'auteurs francophones, ainsi que des illustrations et de courts articles (chroniques et rubriques diverses). On en vient presque à regretter qu'il n'en existe pas une version papier. L'impression à la demande reviendrait trop cher... Dommage ! Il ne reste plus

Chemins de traverse

Comme Yoda aurait pu dire : « Le Bonheur sur Internet Tu Trouveras ! ». Des sites français, comme la Yaoi Mailing List, Kaleidoscope, ou encore Le Rat Pendu ont proposé des articles complets sur des séries avec des résumés de chaque tome, des analyses de personnages, des traductions de chansons d'animés, des galeries d'illustrations d'auteurs japonaises et des fanarts. Cependant, la lecture d'articles n'égale pas la satisfaction de lire un manga. Alors, devant la pauvreté de l'offre de l'époque, le lectorat se passe des éditeurs frileux jusqu'à la fin des années 2000 : le *scantrad* (ou *scanlation*) et le *fansubbing* est alors un passage obligatoire.

En se fondant sur le travail d'équipes anglophones de *scan/fansub* ou traduisant directement de la version originale, des équipes proposent plusieurs dizaines de titres (mangas et animés) yaoi non licenciés, du plus « soft » au plus érotique. Jusqu'à mi 2004, IllusYon-Fansub fut l'équipe majeure de *fansub* française. Les internautes ont découvert ainsi : *Les Descendants des ténèbres*, *Gravitation*, *Zetsuai 1989* et *Bronze*, *Gakuen Heaven*, *Mirage of Blaze*, *Loveless*, *Princess Princess*, *Haru wo daiteita*, *Sensitive Pornograph*, *Kyô kara maoh*, *Sukisyo*, *Earthian*, *Papa to Kiss in the Dark*, *Kasho no tsuki*, *Boku no Sexual Harassment*, *Ai no kusabi* mais aussi *Fake*, *Kizuna* et bien d'autres titres.

Pour l'anecdote, il est sorti dans le commerce une version française de l'animé *Kusatta Kyôsh no hôteishiki*, adaptation d'un manga à succès de Kodaka Kazuma, qui n'est absolument pas l'œuvre d'une équipe de *fansub* française. L'édition nous propose un doublage atroce, des noms francisés

Pour finir

La première version de cet article remonte à 2007 et, à cette époque, je concluais sur l'écrasant retard qu'avait pris la France par rapport à certains pays occidentaux, comme l'Allemagne ou les États-Unis, et sur l'inévitable *scantrad/fansub* comme moyen d'assouvir sa passion.

En l'espace de deux-trois ans, le marché du manga *yaoi* a explosé, Asuka, Taïfu, Tonkam, Samji, Soleil Manga et les Éditions H ont à la fois osé et joué le jeu. Pari risqué et gagné pour certains auprès d'un lectorat toujours plus avide de titres. Qui se serait douté qu'un jour des enseignes aussi grand public que la FNAC et Virgin consacraient des linéaires entiers à ce genre féminin si longtemps ghettoïsé ?

Des auteures font maintenant le déplacement pour participer aux principales conventions francophones telles que les différentes éditions de Japan Expo. C'est ainsi qu'il a été possible de rencontrer des *mangaka* comme Ayano Yamane, Maki Murakami, Hinako Takanaga ou Tôko Kawai. De là à avoir des conventions totalement *yaoi* comme la Yaoi-con de San Francisco, peut-être pas... Et pourtant, on peut rêver depuis qu'une association, Event Yaoi, a réussi le pari d'organiser un événement entièrement dédié au *yaoi* et au *yuri* fin octobre 2011 à Lyon. Une nouvelle édition de Yaoi Yuri Con est organisée les 27 et 28 octobre 2012 dans des locaux plus spacieux.

Certes le « combat » n'est pas fini, mais on peut dire que les fans ont remporté une sacrée victoire tant le chemin semblait parsemé d'embûches. On n'atteindra jamais les chiffres de ventes d'un *One Piece* ou d'un *Switch Girl*, bien évidemment, mais la visibilité du *yaoi* en librairie, sur Internet et même dans la presse, ne fait plus aucun doute. Reste à espérer que ce ne sera pas qu'une mode. L'évolution du marché du manga au Japon laisse à penser que non. Ainsi, on peut estimer que le genre s'est installé durablement en Occident.



Le *boys love* dans tous ses médias

par Karen Merveille

Encore aujourd'hui, la plupart des lecteurs de manga considèrent le *boys love* comme une niche, un style mineur n'ayant que peu d'impact sur le grand public et sur l'économie du manga. Pourtant, si l'on regarde le marché japonais, une curieuse constatation s'impose : pour un genre mineur et à niche, le *boys love* se développe bien en tant que produit commercial. Il suffit de regarder les produits dérivés et *goodies* proposés depuis quelques années.

Par exemple, les fabricants de figurines ne se contentent plus des licences fortes, dédiées aux garçons et aux hommes, et veulent aussi conquérir le public féminin dans sa très large variété. C'est une chose que l'on n'aurait peut-être pas vue il y a dix ans. Alors, évidemment, on peut trouver des figurines à l'effigie des nombreux beaux gosses des séries de jeux vidéo pour filles¹ comme *Harukanaru toki no naka de* et *Hakuôki*, mais on en trouve aussi pour les fondues de *boys love*, avec notamment plusieurs déclinaisons des personnages des jeux *Togainu no chi* et *Lamento* de Nitro+CHiRAL chez le fabricant Kotobukiya. Celui-ci s'apprête même à remettre le couvert en proposant pour 2012 trois nouvelles figurines, dont une très déshabillée d'Akira, le héros de *Togainu no chi*. Certes, ces figurines inspirées d'œuvres de *boys love* sont peu nombreuses en comparaison avec l'énorme production basée sur les *shônen* à succès ou encore les mangas érotiques en tout genre. Pourtant, la persévérance d'un fabricant comme Kotobukiya montre que le marché, aussi réduit soit-il, est bien là et qu'il y a une demande.

Les produits *boys love* ne s'arrêtent pas aux figurines. Chaque manga ayant un minimum de succès a droit à son *drama CD*. La série *Viewfinder* d'Ayano Yamane se décline en de nombreux produits dérivés, du plus essentiel au plus farfelu : *artbook*, éditions *deluxe* des mangas, cartes postales, stores ou encore couvre-lits ! Bien entendu, il y a une raison à cette effusion de *goodies* en tout genre. Tout d'abord, c'est à tort que l'on considère encore le *boys love* comme un genre mineur, méconnu du grand public japonais. À Tôkyô, dans le quartier d'Ikebukuro, c'est toute une rue, l'*Otome Road*

(route des jeunes filles), qui a acquis la réputation d'être le rendez-vous des femmes amatrices de *shôjo* et de... *boys love*. Une sorte d'Akihabara où la clientèle féminine prédomine. La télévision et les journaux parlent de plus en plus du genre et la critique Shigeko Masao publie quelques chroniques *boys love* dans le très respectable *Asahi Shinbun*. Côté fans, Internet a permis le développement de nombreux blogs et sites communautaires spécialisés comme Chil-Chil. Ceux-ci ont su toucher un lectorat de curieux qui n'aurait peut-être pas acheté de magazines. Cependant, si le *boys love* sort de son placard, ce n'est pas seulement parce que le nombre de supports dédiés a augmenté. C'est aussi parce qu'il est devenu impossible de l'ignorer ! Le *boys love*, ce n'est plus qu'une affaire de manga : au cours des années 1990, puis dans les années 2000, il est parvenu à coloniser d'autres types de médias et d'autres canaux de diffusion.

Le boys love, des mots avant tout

Si le *boys love* se développe de plus en plus en manga chez les différents éditeurs japonais (même Shûeisha a lancé son magazine en 2011, *BLink*), tout amateur attentif aura remarqué que la plupart des collections « manga » sont accompagnées de collections de romans (appelés *light novel* au Japon pour leur caractère peu littéraire). Libre a ses collections : b-Boy novel et b-Boy slash novel, Takeshobo (*Reijin*) propose ses romans sous le label Lovers bunko. Chez Kadokawa, qui possède le magazine *Ciel*, il s'agit de la collection Ruby. On pourrait multiplier les exemples avec chaque éditeur. Un petit tour sur le site Chil-Chil permet de voir que le nombre de romans sortant chaque semaine est souvent aussi important que celui des mangas ! Pour la seule semaine du 26 mars au 1^{er} avril 2012, trente-deux romans pour à peine plus de mangas². En terme de publication, le marché est donc extrêmement important !

Bien sûr, nombre de romans sont adaptés en manga. En France, nous avons quelques exemples de ce type : *Seven Days* dessiné par Rihito Takarai d'après le roman de Venio Tachibana. L'inverse existe aussi : *Junjô Romantica* de Shungiku Nakamura est décliné en *light novel* dans la collection Ruby de Kadokawa et *Yebisu Celebrities* de Shinri Fuwa et Kaoru Iwamoto l'est dans la collection b-Boy novel de Libre.

Des mangaka connues font aussi des illustrations pour des romans et ont parfois même débuté par



Junjô Romantica (LN)

ce biais. C'est le cas d'Ayano Yamane. Les deux milieux sont donc très liés et tout laisse à penser que les bonnes ventes de certains romans sont aussi dues à la renommée de leurs illustratrices. En effet, celles-ci ne se contentent pas de réaliser la couverture : elles doivent aussi fournir des illustrations intérieures plus ou moins érotiques.

Si les *light novels boys love* ne sont certainement pas considérés au Japon comme de la grande littérature, cela ne signifie pas qu'ils ne rencontrent par le succès auprès du public. Ainsi, la série *Takumi-kun* de Shinobu Gotô, comptant plus de vingt tomes, s'est écoulée à quatre millions d'exemplaires dans l'Archipel³. Pourtant, rien n'était gagné d'avance : *Takumi-kun* débuta en auto-publication (*dôjinshi*) avant d'être prise dans la collection June novel de l'éditeur Sen Shuppan. Kadokawa Shoten l'a récupérée par la suite. Puis, outre les classiques adaptations en *drama CD* et en manga, *Takumi-kun* est devenue une série de films à succès ! Le premier, sorti en 2007, fut suivi de quatre autres opus (le dernier étant sorti en août 2011 au Japon).

Un autre exemple intéressant est celui d'*Ai no kusabi* de Reiko Yoshihara. Cette série de science-fiction dystopique⁴, publiée entre 1986 et 1987 dans le magazine *June novel*, s'est très vite fait une certaine renommée dans le petit monde des fans occidentaux. Si quasiment personne ne l'avait lue, la série de Reiko Yoshihara gagna pourtant une aura mythique sur les sites et forums au début des années 2000. En raison du vocabulaire compliqué employé par l'auteure en japonais, *Ai no kusabi* eut longtemps la réputation d'être trop « littéraire » pour être traduite, réputation aujourd'hui démentie : DMP propose une version anglaise en six volumes basée sur une réédition japonaise. Mais *Ai no kusabi* n'est pas qu'une série de romans : elle est aussi l'une des premières œuvres *boys love* à avoir été adaptée en animés !

Du papier à l'animation

Ainsi, *Ai no kusabi* fut adaptée entre 1992 et 1994 en deux OAV, qui jouèrent aussi un rôle dans la diffusion en Occident de l'œuvre de Reiko Yoshihara. Cependant, les adaptations d'histoires à caractère *boys love* en OAV débutèrent un peu plus tôt, avec celle de *Kaze to ki no uta SANCTUS – Sei naru kana*, en 1987, basée sur la série *shôjo* éponyme de Keiko Takemiya qui a contribué à faire naître le genre. Cette première excursion de l'animation dans le *boys love* fut suivie de *Be-Boy Kidnapp'n Idol*, une OAV réalisée en 1989 par Anime International Company.

On peut aussi souligner la sortie de quelques autres titres comme *Zetsuai* 1989 en 1992, issu du manga de Minami Ozaki, suivi de *Bronze: Zetsuai*

Since 1989 en 1996. Citons également *Kizuna* de Kazuma Kodaka, sorti en 1994, suivi de *Kizuna: Koi no Kara Sawagi* en 2001, ou encore *Fake* (1996) de Sanami Matô. En 1996, *Gravitation*, le manga phare de Maki Murakami, est adapté en une série télé de treize épisodes par Studio DEEN.

Les années 1990 sont plutôt riches en productions d'animés *boys love*, quoique ceux-ci soient surtout cantonnés aux OAV. Cependant, après 1998, le rythme se ralentit. On notera simplement l'adaptation en série télé de *Honô no Mirage* (plus connu sous le nom de *Mirage of Blaze* par chez nous) en 2002 et la création de la courte série *Saint Beast* en 2003. Des preuves que ce n'était qu'une passade ? Pourtant, la machine se remet en branle en 2004 avec l'adaptation du très chaud *Sensitive Pornograph* de Sakura Ashika, celle du jeu vidéo pornographique *Enzai* et la sortie de l'OAV *Honô no Mirage: Minagiwa no hangyakusha*. En 2005, c'est carrément l'avalanche : *Haru wo daiteita* de Yôka Nitta est adapté en une OAV de deux épisodes. Un animé (à *bishônen*) de *Saint Beast ~Ikusen no hiru to yoru hen~* est aussi produit. Cependant, la grande nouveauté est l'apparition de nombreux animés *boys love* (ou assimilables) diffusés à la télévision : le jeu vidéo *Suki na mono wa suki dakara shouganai!!* a le droit à son adaptation, tout comme le *josei Loveless*⁵ de Yun Kôga.



Haru wo daiteita (OAV 1)

À partir de là, le rythme s'accélère : *Gakuen Heaven* (2006), *Seiyô kottô yôgashiten* (*Antique Bakery*, 2008), *Junjô Romantica* (2008), *Togainu no chi* (2010) et *Sekai ichi hatsukoi* (2010) ne sont pas réalisés pour le marché de l'OAV mais directement pour la télévision. *Kôtetsu sangokushi*, totalisant vingt-cinq épisodes reposant sur une trame inédite, est diffusée en 2007. Des séries animées plus ou moins tendancieuses voient le jour, comme *Marginal Prince* (2010) et *Uragiri wa boku no Namae wo shitteiru* (2010). Quant aux OAV, elles sont si nombreuses que toutes les lister serait une gageure. On retiendra surtout les adaptations des mangas *Ikoku irokoï romantant* (2007), *Fuyu no semi* (2007), *Maiden Rose* (2009), *The Tyrant Who Fall in Love* (2010) et *Sex Pistols* (2010).

Si certaines séries sont diffusées et rediffusées sur la chaîne spécialisée AT-X (par exemple *Gakuen Heaven*), connue pour proposer des animés non censurés, d'autres font, elles, leur « première » sur des canaux plus grand public comme TV Hokkaidô (*Junjô Romantica*) ou TV Saitama (*Sekai Ichi*).

Échecs et retards de certains projets restent une éventualité malgré l'offre croissante en animés *boys love*. Par exemple, Anime International Company annonce en 2009 une nouvelle adaptation de *Ai no kusabi* en treize épisodes. Un extrait de huit minutes est même diffusé, ce qui laisse croire à beaucoup de fans que le projet est bien avancé et est proche d'une sortie ! Malheureusement, en décembre 2010, le projet est annulé, sans aucun doute pour des raisons financières. Il faut attendre septembre 2011 pour qu'une nouvelle équipe reprenne l'adaptation, avec cette fois une véritable sortie début 2012 en DVD et en Blu-ray. Cette fois, le nouveau *Ai no kusabi* ne compte plus que quatre épisodes.

De son côté, Libre présente en 2008 un concept d'animation, Animix, pensé autour des séries *Viewfinder* d'Ayano Yamane et *Yebisu Celebrities* de Shinri Fuwa. Basé sur le principe du *motion comic*, Animix n'est pas conçu pour réaliser de véritables animés mais plutôt des mangas au contenu enrichi (sonorisé, colorisé, très modestement animé) distribué sur DVD vidéo. Après une première annonce de sortie en grande pompe et la diffusion de quelques images prometteuses, le projet ne cesse d'être repoussé, sans qu'aucune raison claire ne soit donnée. Même Ayano Yamane garde le silence à ce sujet. Finalement, l'Animix de *Yebisu Celebrities* sort en juillet 2010. De son côté, Ayano Yamane annonce à Japan Expo, la même année, que la sortie de l'Animix de *Viewfinder* serait finalement prévue pour 2011, le *storyboard* ayant été finalisé et le choix des doublages fait. Hélas, cette adaptation se fait encore désirer quelques temps : après avoir été annoncée pour le printemps 2011, elle est repoussée à l'été, puis enfin à automne ! La patience des fans fut mise à rude épreuve !

Des ventes et des chiffres

C'est bien beau tout ça mais à combien d'exemplaires se vend un animé *boys love* en DVD ? *Okane ga nai* a fait un peu moins de 1 000 ventes⁶ pour son premier volume et moins de 100 ventes sur les volumes suivants⁷. *Fuyu no semi* s'est écoulé entre 1 000 et 2 000 exemplaires. *Gakuen Heaven* fait bien mieux avec 16 500 ventes environ pour ses six volumes cumulés. Plus étonnant, les chiffres de vente ont globalement augmenté de volume en volume. Si le premier ne s'est vendu qu'à un peu plus de 1 500 exemplaires, les volumes trois et quatre dépassent les 3 000 exemplaires et ensuite, les ventes ne redescendent jamais sous la



Gakuen Heaven (DVD BOX)

- 8 Les animés doivent souvent être financés par le biais du sponsoring. En effet, les chaînes japonaises de télévision ne payent pas pour avoir le droit de les diffuser. La publicité apporte donc les sommes nécessaires à leur production.
- 9 C'est-à-dire des histoires interactives où le *gameplay* se résume à quelques choix de dialogues.
- 10 Le terme « harem » est souvent utilisé par les lecteurs pour qualifier les mangas romantiques pour garçons où l'unique héros masculin de l'histoire est entouré de jeunes filles toutes plus belles les unes que les autres (et souvent stéréotypées). Ex : *Love Hina*, *Ichigo 100%*. Le barbarisme « bishō-harem » ou « harem à beaux gosses » désigne une catégorie d'œuvre romantique où une jeune fille ou un jeune homme se retrouve entouré de beaux garçons (eux aussi stéréotypés).
- 11 Pour plus de détails (en japonais) sur tout ce qui concerne les jeux *boys love*, il y a le BL Game Wiki (<http://wikiwiki.jp/blgame/>)
- 12 Quant à traduire directement les versions consoles, il n'est pas sûr que cela fonctionne auprès des fans : une majorité des jeux sont sur PS2, PSP et Nintendo DS. La PS2 a été remplacée depuis longtemps par la PS3, il est donc probable que le public mais aussi les boutiques spécialisées dédaignent ces versions. Pour les proposer sur PS3, il faudrait réaliser une version HD. La PlayStation Vita, qui remplace la PSP, ne propose pas la lecture des jeux PSP, sauf dématérialisés. Il faut donc soit investir dans une PSP en fin de commercialisation, soit acheter une console encore onéreuse. Autant dire que c'est beaucoup de complications pour une clientèle peut-être inexistante. La Nintendo 3DS pose moins de problème : elle accepte sans rechigner les jeux de sa grande sœur. Bien sûr, tout ceci reste des spéculations. La société Aksys Games devrait proposer en Amérique du Nord en 2012 la version PSP de *l'otome game Hakuōki* avec, bien entendu, une traduction anglaise. Selon les ventes, nous saurons enfin si sortir un *visual novel* sur ce support est une bonne idée.
- 13 "*Despite the quality of the art, we never got to the synopsis translation phase. We didn't consider the license because I knew how horribly online piracy had hurt the sales of other computer game importers. Online piracy is the *only* reason we did not look further into the game*". (« Malgré la qualité des dessins, nous n'avons jamais été jusqu'à la phase de traduction du scénario. Nous n'avons même pas songé à en acheter les droits parce que nous savions combien le piratage en ligne avait horriblement détruit les ventes des autres compagnies d'importations de jeux. Le piratage en ligne est la seule raison pour laquelle nous n'avons pas été plus loin avec ce jeu. »). Voir <http://www.yaoipress.com/2008/08/yaoi-computer-games-nil.html>
- 14 *Simulcast* : diffuser un épisode d'anime sous-titré en français peu de temps après sa diffusion au Japon.
- 15 Prépublié dans *Gekkan G Fantasy* de Square Enix, un magazine spécialisé dans la *fantasy* (au sens large) et non pas dans le *shōnen* ou le *shōjo*. Les titres s'adressent à un lectorat mixte, plutôt féminin.
- 16 Prépublié dans *Gekkan Comic Zero Sum* d'Ichijinsha, plutôt destiné aux femmes adultes.
- 17 Prépublié dans *Gekkan Comic Blade Avarus*, plutôt destiné aux femmes adultes.
- 18 Prépublié dans *Wings*, magazine *shōjo*, et publié par Ototo dans la collection Seinen.
- 19 Spécialisé dans la publication d'artistes américains.

Pourquoi les filles aiment-elles le *yaoi* ?

par Namtrac

Pourquoi les filles aiment-elles le *yaoi* ? Cette question, nombre de fans de mangas qui ne lisent pas de *yaoi* se la posent. Néanmoins, il faudrait leur opposer la suivante : pourquoi se pose-t-on la question du pourquoi ? Pourquoi demande-t-on aux fans de *yaoi* de justifier leur passion, mais pas aux fans de *shōnen* sportifs, par exemple ? Pourquoi ce qui n'est pas évident pour les uns l'est pour les autres ? Pourquoi, au mieux, cette curiosité et pourquoi, au pire, ce mépris ? En réalité, derrière cette interrogation se cache la question « Comment peuvent-elles aimer le *yaoi* ? ».

C'est avec une certaine perplexité ou une certaine incrédulité (voire une incompréhension totale) que les non-initiés cherchent à saisir l'attrait de ce genre issu du *shōjo*. Il narre des histoires d'amour érotiques entre hommes, mais est souvent caricaturé en « mangas de cul entre mecs efféminés pour filles hétéros frustrées » par ses détracteurs. Le plus étrange est que ces derniers, eux-mêmes, ont rarement lu ou même ouvert un *yaoi* (si leur accès en français restait limité dans les années 2000, ce n'est plus le cas maintenant), braqués sur leurs idées reçues nées de l'ignorance, idées reçues d'autant plus persistantes qu'ils n'osent ou ne veulent pas les confronter à la lecture.

Ces préjugés sont-ils fondés ? Qu'est-ce que le *yaoi* en fin de compte, et pourquoi est-il attrayant, plus particulièrement pour des jeunes filles ? Le genre se résume-t-il au sexe ? Et au-delà de son attrait aux yeux des lectrices, comment expliquer les réactions qu'il suscite dans le reste de la communauté manga ? En somme, qu'est-ce qui fait que le *yaoi* dérange ?

Aux origines

Ce qui frappe d'emblée lorsque l'on ouvre n'importe quel magazine dédié au *boys love*, c'est la grande variété de styles graphiques représentés. Là où les prépublications *shōjo* présentent des jeunes auteures au dessin quasi

uniforme tout du long (souvent recrutées par le biais de concours propres à chaque revue et donc formées au style maison, ou encore passées par la case assistante de *mangaka*), le trait et le design des personnages sont bien moins interchangeables dans le *yaoi*, moins calibrés d'un récit ou d'une auteure à l'autre. Dans leur grande majorité, les auteures *yaoi* débute leur carrière d'artiste en tant que *dôjinshika*, publiant à compte d'auteur leurs propres histoires (le plus souvent des parodies de leurs séries préférées, notamment des titres du *Weekly Shônen Jump*), n'ayant donc de comptes à rendre qu'à elles-mêmes, développant ainsi leur propre style au fil des conventions. Leur trait s'affine, évolue à mesure que les ans et leur production s'accumulent, et le jour où un éditeur professionnel leur commande un récit, nombre de ces auteures ne peuvent plus vraiment être considérées comme des amateurs. Beaucoup franchissent le pas avec déjà à leur actif une longue carrière de dessinatrice. D'ailleurs, certaines d'entre elles ne voient pas l'intérêt de dessiner pour un magazine tant elles sont populaires. Elles préfèrent continuer à publier pour les conventions puisqu'elles arrivent parfaitement à vivre de leurs productions. Ces artistes possèdent donc déjà une identité visuelle et scénaristique marquée au moment de devenir professionnelles, et, sans doute argument plus important encore pour les éditeurs, elles ont leurs fans de longue date. Ce mode de fonctionnement est probablement l'une des clés du succès du genre.

En effet, il ne faut pas non plus oublier que le *yaoi* est un genre encore jeune, où les auteures sont moins nombreuses que pour le *shôjo* et qu'il se construit depuis trente ans grâce aux fans, avec les fans, et par les fans. Une grande proportion des *dôjinshika* devenues *mangaka* demeure active sur la scène *dôjin* après leurs débuts professionnels. Cette proximité nourrit la fidélité, cultive aussi l'humilité, et permet surtout aux dessinatrices d'être au plus près des attentes du lectorat. C'est d'autant plus vrai qu'elles-mêmes font partie de ce lectorat. Tout comme les romans « à l'eau de rose » sont bien souvent écrits par des amoureuses du genre qui en connaissent et en apprécient les codes et le style, les auteures de *yaoi* se font plaisir en écrivant leurs histoires. Au bout du compte, les lectrices d'aujourd'hui devenant les dessinatrices de demain, la communauté des fans de *yaoi* s'autoalimente, accueillant chaque année de nouveaux cercles, de nouvelles plumes, accroissant ainsi la production et la diversité de l'offre. Par ailleurs, si les lectrices occidentales, de plus en plus nombreuses à apprécier le *yaoi*, n'ont pas accès aux conventions où se retrouvent les *dôjinshika* et leurs lectrices, le même esprit communautaire existe et s'est développé grâce à Internet. Les mangas et *dôjinshi* affiliés au genre étant restés longtemps peu accessibles en dehors du Japon, les fans se sont organisés pour s'échanger

ou revendre des titres, et pour traduire les œuvres mises à disposition en scans. L'édition ayant longtemps boudé le genre, les fans ont appris à se débrouiller et le *yaoi* a conservé un statut de passion d'amateurs.

Le *yaoi* est donc fortement influencé par le passé de *dôjinshika* des auteures, particulièrement dans le format des récits, pour la plupart courts (énormément de nouvelles, *one-shots* et séries courtes, dépasser les cinq tomes étant rare dans le genre) et destinés à une consommation rapide. Cette influence du *dôjin* est encore perceptible dans la production actuelle à travers notamment la demande constante de nouveauté, de renouvellement, par exemple dans les professions ou passe-temps des personnages. Les lectrices ont non seulement l'embarras du choix, mais, en plus, elles passent volontiers d'un magazine, d'un éditeur, à un autre, achetant plusieurs publications dédiées au *boys love* dans le même mois, sans parler des produits dérivés dont les Japonais sont friands.

Le *yaoi* est un pur produit de divertissement, qui privilégie le plaisir de lecture et non la réflexion, même si, comme partout ailleurs, le genre abrite des artistes vraiment douées et originales, tant par leur maîtrise graphique que narrative, et dont le talent transcende le simple domaine du *yaoi*¹. Ainsi, de plus en plus d'artistes venues du *yaoi* sont courtisées par des éditeurs « généralistes » : si Ichiko Ima jongle avec le *yaoi* et le *shôjo* fantastique depuis le début de sa carrière, et Satosumi Takaguchi de même avec le *shôjo*, le *josei* et le *yaoi*, de plus en plus de *mangaka* venues du milieu du *yaoi* et du *dôjin* font la transition vers des publications « généralistes ». C'est le cas par exemple de Lily Hoshino qui a débuté avec des *yaoi* et *shôjo* érotiques chez le petit éditeur Kôsai Shobô et qui réalise depuis 2008 la série fantastique *Otome yôkai Zakuro*, publiée dans le *Comic BIRZ* et adaptée en animé pour la télévision en 2010².



Otome yôkai Zakuro
illustration de Lily Hoshino

Les tabous du yaoi

Pour autant, les récits *yaoi* ne sont pas toujours légers. Les premiers *shônen-ai* particulièrement dramatiques de Moto Hagio et Keiko Takemiya³ ont fortement influencé les auteures de *yaoi*. La mort, le suicide, la jalousie, l'inceste, le viol, la dépravation sexuelle, les amours à sens unique, la folie, la violence, bref, le malheur, la souffrance et la laideur des êtres, autant de

VIBREZ POUR L'AMOUR DES GARÇONS !

ACTUALITÉS,
DÉCOUVERTES,
INTERVIEWS...

BOYS
LOVE
.fr

Le site **BOYSLOVE.fr** est toujours à la recherche
de contributeurs, artistes, rédacteurs, auteurs !

Contactez-nous à redaction@boyslove.fr pour faire vivre votre passion !

Entretien avec Tôko Kawai

Réalisé par Karen Merveille et Marie-Saskia Raynal

Traduit du japonais par Marie-Saskia Raynal

Tôko Kawai a débuté sa carrière en 2000 après avoir remporté, à la troisième tentative, un concours organisé par l'éditeur Biblos. Auparavant, elle avait achevé des études de design et travaillé dans ce domaine pendant trois ans. Elle vit à Ôsaka, ville où elle a effectué une partie de ses études et où elle s'est installée. Nous avons eu l'opportunité de la rencontrer, accompagnée de Toshiko Maki, son éditrice, à l'occasion de Japan Expo 2011. Nous avons conversé sur son travail et sa perception du *boys love*, genre dans lequel elle s'exprime exclusivement.

Bonjour, Tôko Kawai. Vous avez débuté dans le milieu du design. Pouvez-vous nous dire comment vous êtes devenue *mangaka* ?

Quand j'ai eu vingt ans, j'ai commencé à m'ennuyer dans mon métier de designer. J'avais envie de faire autre chose et c'est à ce moment-là que, par pur hasard, je suis devenue amie avec une *mangaka*. J'ai trouvé ce qu'elle faisait très intéressant !

C'est un hasard incroyable !

Oui. D'ailleurs commencer à dessiner des mangas à l'âge de vingt ans, c'est très tardif, dans le métier. En général, les auteurs commencent vers douze-treize ans, quand ils sont au collège.

Vous aimiez déjà le dessin ?

Oui, j'aimais ça. Mais pour les mangas, ça m'a pris tout d'un coup.

Pourriez-vous expliquer à nos lecteurs votre façon de travailler, les techniques que vous employez pour dessiner ?

Normalement, je travaille toute seule, sans assistante.

Cela ne doit pas être facile.

Oui, c'est difficile (*rires*) ! D'un autre côté, j'ai du mal à dessiner quand j'ai des gens autour de moi...



ISBN : 978-2-9531781-4-2

**Découvrez la richesse
du manga au féminin !**

Ces mangas qui se servent du yaoi pour doper leurs ventes

par Sébastien Kimberg

S'il s'agit d'une niche de lecteurs dans les pays occidentaux, le *boys love* représente au Japon un marché non négligeable où chacun cherche à avoir sa part du gâteau. Pourtant, tous ne semblent pas assumer cette posture et certains acteurs du marché tentent d'en profiter discrètement pour engranger les bénéfices sans trop se mouiller. Qui ? Pourquoi ? Et comment ? C'est ce que nous allons tenter de déterminer ici. Enfin, nous verrons si ces stratégies sont efficaces, viables et si elles ne risquent pas, à terme, de se retourner contre les éditeurs...

Dôjinshi : présentation et état des lieux

Le fanzinat nippon ne date pas d'hier mais ce n'est qu'à la fin des années 1970, avec la création du Comic Market (Comiket), que le *dôjinshi* (fanzines et ouvrages auto-publiés) a pris son essor, évoluant au fil des ans pour se diviser en quatre catégories distinctes : la parodie (au sens comique) et le détournement d'œuvres préexistantes, les créations originales, l'érotisme et le « porno hétéro » et pour finir, le *yaoi*. Le Comiket est le lieu de pèlerinage où tous les fans japonais d'animation, de mangas et de jeux vidéo se retrouvent en masse deux fois par an (en août et en décembre) afin de célébrer leur passion. Plus de cinq cent mille visiteurs arpentent ainsi des allées réunissant trente-cinq mille stands professionnels et amateurs pendant trois jours pour profiter des deux activités principales du salon : les *dôjinshi* et le *cosplay*.

Mais revenons-en aux fanzines. Dans la première version de cet article, parue en 2008, nous avons utilisé les chiffres du marché *otaku* publiés en décembre 2007 par l'institut de sondages Media Create – et relayés par le site américain Anime News Network – afin d'insister sur l'importance du

fanzinat dans le chiffre d'affaire annuel (CAA) de la *pop culture* nipponne. Les résultats étaient les suivants : 34,02 milliards de yens (18,2 %) pour les DVD/CD (animés), 40,67 milliards de yens (21,8 %) pour les publications diverses, 56,08 milliards de yens (30 %) pour les jeux vidéo, 28,18 milliards de yens (15,1 %) pour les produits dérivés et 27,73 milliards de yens (14,9 %) pour les *dôjinshi*. Soit un total de 186,68 milliards de yens (1,14 milliards d'euros à l'époque). Mais fin 2008, un autre institut, Yano, revoit ces chiffres à la hausse pour la même année 2007 avec un CAA total de 360 milliards de yens, dont 55,3 milliards pour les *dôjinshi*. D'après les chiffres communiqués par l'institut Yano en octobre 2011, le CAA représenté par les fanzines (papiers et numériques) en 2010 était de 70 milliards de yens. À titre de comparaison, celui du manga numérique, pourtant en hausse d'années en années, n'était que de 54 milliards de yens sur la même période.

Vous l'aurez compris, avec de tels chiffres, le marché du fanzinat représente un segment commercial non négligeable pour l'industrie¹. Ce n'est donc pas innocent s'il attire bon nombre de professionnels, certains gagnant plus en dessinant et en vendant des *dôjinshi* en deux week-ends qu'en travaillant une année pour un éditeur. Précisons que l'offre et la demande sont telles que le Comiket est obligé de distinguer les journées du festival par thème afin de satisfaire tout le monde.

Les origines des parodies yaoi

Le premier manga à avoir bénéficié très largement de parodies *yaoi* fut incontestablement *Captain Tsubasa* (plus connu en France sous le titre d'*Olive et Tom*, celui de l'animé en VF). Néanmoins, ce n'est qu'avec l'avènement du dessin animé *Saint Seiya* (*Les Chevaliers du zodiaque* en VF), quelques années après, que le phénomène explosa et que les gens prirent conscience de ce qui se passait. Cet animé, adapté du manga éponyme de Masami Kurumada, a été un véritable succès planétaire grâce au design de feu Shingo Araki (1939 – 2011) – connu aussi chez nous pour son travail sur *Goldorak*, *Ulysse 31*, *Yû-Gi-Oh* – qui a su donner figure humaine aux personnages trapus de Kurumada. Outre son style peu glamour², Kurumada souffre également d'avoir une palette graphique limitée : tous ses personnages se ressemblent (ou presque) et sont généralement représentés de trois-quarts. Comme à toute chose malheur est bon, ce défaut a obligé le dessinateur à travailler davantage les différents caractères de son groupe de cinq héros pour que chacun soit immédiatement identifiable.

Si chaque individu a une personnalité bien marquée, seuls trois d'entre eux sortent vraiment du lot : Seyar, parce qu'il était le héros ; Ikki, pour son

charisme, son côté poseur et son caractère indomptable ; et enfin, Shun, le chevalier d'Andromède. Véritable caricature ambulante, ce personnage était le plus fragile et le plus sensible, avait les traits fins, les cheveux longs, des yeux de biche et la seule armure féminine du groupe (avec un beau 95B en guise de plastron dans la version animée), là où tous les autres combattaient sous la constellation d'un animal. On se souvient d'ailleurs avec amusement des premiers épisodes en français où Shun était doublé par une femme.



Statuette Bandai de Shun

Le chevalier d'Andromède était également le seul incapable de se battre à mains nues, et donc le seul à avoir une arme. Celle-ci, une chaîne, était d'ailleurs quadruplement symbolique :

- on y trouvait la notion de bijou (symbole féminin) ;
- elle changeait de longueur mais pouvait aussi s'assouplir et se rigidifier à volonté (symbole phallique) ;
- elle était à la fois offensive et défensive (on peut y voir à la fois une ambiguïté sexuelle et un renvoi aux notions de *seme* et d'*uke*) ;
- enfin, elle renvoyait au mythe d'Andromède, ligotée à un rocher par son père pour être offerte au monstre marin ravageant la région afin de calmer sa colère (le côté sexuel, voire machiste, de la scène n'aura échappé à personne).

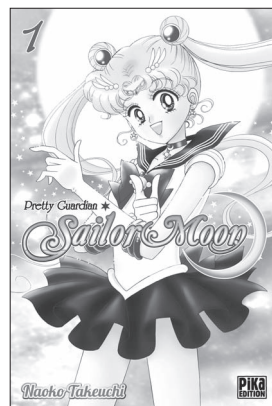
Shun ayant tout pour être considéré comme un personnage à part, il est naturellement devenu l'un des chouchous des spectateurs.

Au cours de la publication du manga (de fin 1985 à fin 1990) et de la diffusion de la série télé (de novembre 1986 à avril 1989), le succès des *Chevaliers du zodiaque* ne s'est jamais démenti. La réussite est indéniable aussi bien auprès des adolescents qui s'identifiaient aux héros qu'auprès des jeunes filles qui tantôt tombaient sous le charme de ces preux chevaliers servants (et serviles), tantôt s'en donnaient à cœur joie pour réaliser des parodies de la série (*yaoi* ou non). Des auteures comme CLAMP, Kazuma Kodaka ou Arina Toshimi ont d'ailleurs fait leurs premières armes dans le fanzinat grâce à ce titre, dont les quatre-vingt-huit personnages (représentant les quatre-vingt-huit constellations célestes) majoritairement masculins offraient pléthore de combinaisons possibles.

Enfin, à mesure que la série avançait, les protagonistes grandissaient et s'affinaient, perdant ainsi une partie de leur côté néandertalien au profit d'un physique plus séduisant, plus... *bishônen*. Un constat (valable autant pour l'animé que pour le manga) qui donne déjà une idée de l'influence du public féminin à l'époque et de l'importance qui lui était accordé.

Seulement, l'histoire ne s'arrête pas là ! En effet, pendant que la version animée des *Chevaliers du zodiaque* était réalisée par le studio Tôei Animation pour le compte de la chaîne TV Asahi, deux autres séries mettant en scène une bande de cinq garçons en armure défendant la Terre contre les forces du mal furent élaborées. Il s'agissait des *Samourais de l'éternel* (*Yoroiden Samurai Troopers*, en VO), adaptée d'un manga en deux tomes paru chez Kôdansha et de *Shurato* (*Tenkû senki Shurato*, en VO). La première fut composée de trente-neuf épisodes produits par le studio Sunrise et diffusés entre avril 1988 et mars 1989 sur Nagoya TV, tandis que la seconde comportait trente-huit épisodes (plus deux spéciaux) produits par Tatsunoko et diffusés sur TV Tôkyô entre avril 1989 et janvier 1990. De ces trois séries qui se succédèrent et se livrèrent une guerre farouche derrière le petit écran, les *Samourais de l'éternel* furent certainement les héros les plus populaires auprès des téléspectatrices en général, et des fans de *yaoi* en particulier, d'autant plus que tout fut fait à ce moment-là pour développer et entretenir la « Troopers-mania ».

Ces groupes de guerriers, souvent au nombre de cinq, sont les héritiers des séries *live* ayant recours aux effets spéciaux (comme *Bioman*, par exemple). Or, ce type de schéma narratif a quasiment disparu des dessins animés nippons après *Shurato* (à quelques exceptions près – sans les armures – dont le *boys band* de *Gundam Wing*). En fait, dès le début des années 1990, les récits de héros en armures ont été remplacés par ceux de groupes de guerrières collégiennes (*Sailor Moon*, *Tokyo Mew Mew*, *Mermaid Melody*, etc.), descendantes des *magical girls* (Gigi, Creamy), capables de se métamorphoser pour sauver le monde. Même si l'on y retrouve moult *bishônen*, la tendance est globalement inversée : ici ce sont les filles qui s'identifient aux personnages (qui assument davantage leur hétéro ou homosexualité dans l'histoire) et les garçons qui fantasment (aaah... les joies de la transformation !) ou réalisent des *dôjinshi*. Ces séries pour adolescentes, dont le vivier semble inépuisable, fonctionnent toujours



Sailor Moon 1
de Naoko Takeuchi

autant aujourd'hui comme en témoigne le succès de la saga *Precure*³, diffusée sur TV Asahi et produite depuis 2004 par... Tôei Animation. Si ces deux-là n'avaient pas produit, réalisé et diffusé autant des séries différentes en parallèle, on aurait presque pu les soupçonner de viser majoritairement le public féminin depuis vingt ans⁴.

Décryptage

À partir de 1981, bon nombre de mangas ont alimenté l'imaginaire des « otakettes » qui ont mis en scène toutes sortes de relations intimes et interdites entre des personnages pour lesquels seule l'amitié virile comptait. Outre les titres déjà évoqués précédemment, citons les principaux : *Bleach*, *D.Gray-Man*, *Death Note*, *Détective Conan*, *Digimon*, *EyeShield 21*, *Fullmetal Alchemist*, *Future GPX Cyber Formula*, *Gankutsuô ~ Le Comte de Monte-Cristo*, *Gintama*, *Gundam SEED*, *Gundam Wing*, *Les Héros de la Galaxie*, *Hikaru no go*, *Hôshin Engi*, *Initial D*, *Kenshin le vagabond*, *Naruto*, *Neon Genesis Evangelion*, *Ôkiku Furikabutte*, *One Piece*, *Prince du Tennis*, *Reborn!*, *Saiyûki*, *Slam Dunk*, *Samurai Champloo*, *Samurai Deeper Kyo*, *Yû-Gi-Oh*, *Yû Yû Hakusho*...

Sans tenir compte de la popularité de ces titres que ce soit de manière globale ou dans le cercle amateur, que constate-t-on en observant rapidement cette liste ? Ils ont tous été adaptés en animés... ou presque, certains ayant suivi le chemin inverse, de l'animé au manga (pour des résultats souvent médiocres). Cela signifie que, comme en Occident, la télévision est un vecteur de communication majeur. Elle permet, via des aménagements horaires adaptés, la popularisation de produits de toutes sortes auprès d'un public toujours plus large.

Parallèlement, le milieu du fanzinat fonctionne par modes et par cycles. Le potentiel parodique d'un titre diminue ou s'arrête souvent avec la fin d'un manga, de sa version animée (les deux n'étant pas toujours liés) ou d'un arc narratif. Mais d'autres facteurs entrent aussi en ligne de compte, comme un changement de rythme dans la vie du lecteur (passage au lycée, à l'Université, entrée dans la vie active, etc.). En effet, le système scolaire nippon fonctionne en 6-3-3 : six ans de primaire, trois ans de collège et trois ans de lycée. Puisque les titres commerciaux visent les préadolescents et les adolescents (et cela vaut autant pour les *shônen* que pour les *shôjo*), il est normal que ces derniers passent à des sujets ou des divertissements « plus sérieux » en entrant en classes supérieures, générant une érosion des ventes. De fait, la durée de vie moyenne d'un manga en prépublication est de trois ans. Au-delà, pour conserver leurs lecteurs, les auteurs sont obligés de

Notes

- 1 Il faut savoir qu'il existe également au Japon des parodies de mangas à la mode publiées par des éditeurs ayant pignon sur rue et qui ne rentrent pas forcément dans le cadre des *dôjinshi*.
- 2 Il semblerait que ce soient là des considérations purement occidentales. Pour les amatrices de *yaoi*, Kurumada a un style très *shôjo* dans sa façon de dessiner les yeux, de faire briller les armures et d'utiliser les trames.
- 3 La neuvième saison, *Smile Precure*, a débuté en février 2012 et compte plus de vingt-neuf épisodes à l'heure où nous écrivons ces lignes.
- 4 Cette théorie pourrait expliquer l'engouement toujours croissant des Occidentales pour le manga. Si le média leur est directement adressé, il est normal qu'il trouve un écho en elles.
- 5 Le fameux *sempai* (aîné) qui enseigne les choses de la vie à son *kôhai* (cadet), qui lui doit le respect en contrepartie.
- 6 En France, le *shônen* « romantique » *Love Hina*, où un loser est entouré par un harem de femmes, possède un grand vivier de lectrices qui considèrent, à tort, qu'il s'agit d'un *shôjo*.
- 7 L'année de la publication originale de cet article, Takeshi Obata a débuté une nouvelle série, *Bakuman*. Si l'on y suit à nouveau un duo, celui-ci est, cette fois, totalement humain.
- 8 Voir http://www.hikarunogoworld.com/hngw_analyseyaoi.php
- 9 Nous avons appris depuis, à la lecture de l'article « Manga sous XX : ces femmes qui écrivent pour les hommes » d'Élodie Lepelletier proposé dans le numéro 3 de *Manga 10 000 images*, que les femmes officient très fréquemment dans le manga pour garçons.
- 10 Les *shinigami* (littéralement « dieux de la mort ») sont des représentations de la Mort. Ce sont des entités dont le rôle est d'assister à la fin d'une personne et de guider l'âme de cette dernière jusqu'au royaume des morts.
- 11 L'ironie du sort a voulu que la dernière série en date de Takeshi Obata, *Bakuman*, propose une mise en abyme de son métier et apporte des réponses à certaines des questions posées par cet article
- 12 Le phénomène explose depuis 2005 car les *drama* sont plus simples, plus rapides et moins coûteux à produire qu'un animé. De plus, ils visent un public plus large et peuvent être diffusés dans une case horaire familiale.
- 13 Trois éléments importants sont à porter à votre attention. D'abord, et cela ne vous a pas échappé à la lecture de cet article, c'est un manga ne bénéficiant pas d'une version animée qui a été choisi pour créer le premier *drama* tiré d'une série du magazine. Ensuite, on remarque que – probablement dans un souci tant économique que pratique – c'est une histoire réaliste qui a été sélectionnée. Le troisième point concerne la réédition de la série en manga. En effet, comme cela arrive fréquemment avec le lancement d'un *drama*, le manga vient d'être réédité début avril afin d'augmenter sa présence médiatique et pour que les ventes des deux supports aient une influence l'un sur l'autre. Or, la précédente réédition de *Rookies* s'est achevée en mars et il est extrêmement rare que deux versions se suivent de la sorte (de mémoire, ce serait même une première). On peut donc se demander si un éventuel succès de cette précédente, et récente, édition ne pourrait pas aussi être à l'origine de ce choix.

Portrait : est em, du BL au manga d'auteur

par Sébastien Kimberg

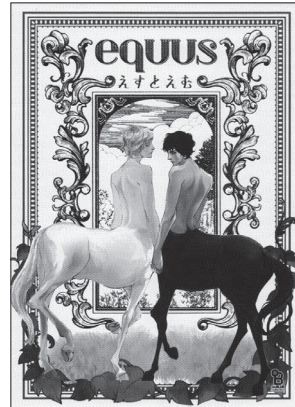
C'est à une nouvelle génération d'auteures qu'est em¹ appartient avec, entre autres, Akiko Higashimura (*Princess Jellyfish*), Hisae Iwaoka (*La Cité Saturne*) ou Machiko Kyô (non publiée en France) : elles proposent des œuvres correspondant davantage à leurs envies qu'aux exigences du marché et se payent le luxe d'aborder des sujets variés, évitant ainsi de se laisser enfermer dans des cases trop réductrices. Toutefois, son parcours serait plutôt à rapprocher de celui de Natsume Ono (*Goyô, Ristorante Paradiso*) ou de Tomoko Yamashita (autre inconnue de notre grand public) qui se sont servies du *yaoi* comme porte d'entrée dans des magazines généralistes pour adultes. Précisons, au passage, que si Yamashita et est em sont nées la même année et qu'elles ont suivi un cheminement similaire (fanzinat, mêmes magazines et éditeurs...), la première a une légère avance en termes de production et de notoriété.

Premiers pas

Originaire de Tôkyô, est em s'inscrit en 2001 à l'Université Seika de Kyôto afin d'y étudier le *story manga*. Elle y obtient deux diplômes de second et troisième cycle, équivalents d'un master et d'un doctorat, en mars 2005 et mars 2007. « *Au départ, je n'ai pas étudié le manga pour devenir mangaka, mais parce que je cherchais à connaître les différents moyens d'expression qui s'offraient à moi à travers le manga* », nous explique-t-elle. Parmi ses professeurs, on retrouve Keiko Takemiya (vue à Paris au premier trimestre 2012 dans le cadre de Planète Manga ! au centre Pompidou et auteure du récit de science-fiction *Terra e* et du célèbre *Kaze to ki no uta*), qui fit aussi appel à elle comme assistante, ou encore Matt Thorn, spécialiste américain du *shôjo manga*, qui permit à ses premières œuvres – dont il assura la traduction – de paraître aux États-Unis. Un autre de ses enseignants nous confie : « *Lorsqu'elle était étudiante, ses techniques de dessins et sa passion pour le manga sortaient déjà du lot, à tel point que je ne doutais pas de l'intérêt futur du public pour son travail. De plus, je pense que ses*

différents séjours en Espagne et les œuvres dont elle s'est imprégnée là-bas ont contribué grandement à la faire mûrir. »

En 2003, durant ses études, est em signe ses premiers *dôjinshi* avec *Tobenai tori wa sora no ao wo yume ni miru ka*, *Soccers no yoru ni* et *Monochrome*. Elle participe ensuite régulièrement aux conventions Comiket et Comitia, avec une dizaine de fanzines créés depuis 2006. Nous retiendrons essentiellement *Rojo* (46 pages, 2008), où l'on retrouve les héros de *Tango* quelques temps après la fin du manga, *11072010* (40 pages, 2010), qui célèbre la victoire de l'Espagne contre les Pays-Bas lors de la Coupe du Monde de football en Afrique du Sud, ainsi que les 4 épisodes d'*Equus* (2009-2010), publiés plus tard en recueil chez Shôdensha. Certains récits comme *Laïka*, consacré au premier être vivant (une chienne) envoyé en orbite autour de la Terre, 26.5 ou 4x4 (en espagnol), sont même accessibles gratuitement sur son blog. Enfin, en 2008, est em fait équipe avec Tetsuzoh Okadaya² pour *Vamos !* puis avec Elena Katoh, romancière spécialisée dans le *boys love*, pour *Vida y muerte*.



Equus

Les débuts dans le boys love

C'est l'éditeur Tokyomangasha qui, le premier, lui propose un contrat professionnel. En mai 2006, alors même qu'elle est toujours à l'université, est em signe *Rockin' in my head*, publié dans le numéro 3 d'une série d'anthologies intitulée *Catalog*. Quatre mois plus tard, la jeune artiste et son vaillant éditeur brûlent plusieurs étapes et sortent un premier volume relié, contenant *Rockin' in my head*, *Monochrome* et pas moins de cinq récits totalement inédits. Le livre s'appelle *Show ga hanetara oimashô*, et sera édité plus tard aux États-Unis et en France, respectivement sous les titres de *Seduce Me After the Show* (2008) et de *Tango* (2010). « Si j'ai commencé avec ce type de mangas, c'est parce que c'est ce que m'a proposé l'éditeur qui m'a donné ma chance. Dessiner du boys love dans un magazine commercial a été pour moi un vrai challenge. Cette expérience fut très stimulante et m'a permis d'élargir mes compétences », avoue la jeune femme. Sa collaboration avec Tokyomangasha se poursuit pendant quatre ans dans six autres *Catalog*, dans les dix numéros de *BGM (Boys Guys Mens)*, dont elle signe les trois premières couvertures, ainsi que dans *Cab* dans lequel elle publie plusieurs histoires courtes et une série. En parallèle,

elle travaille également pour Ohzora Shuppan (dans *Gekidan* et *Mellow Mellow*), pour Libre Shuppan (dans *BE■BOY GOLD*, *Citron* et *Kurofune ZERO*), et un peu pour Furukawa Shobô, Fusion Product et Comic Showtime (pour *Boys DUO*, un magazine numérique). Huit recueils³ naissent ainsi de ces différentes associations entre 2008 et 2011 : *Age called Blue*, *Oroka mono ha aka wo kurau*, *Kinein!*, *ULTRAS*, *Sakuhin number 20*, *Hatarake Kentauros!*, *Happy End Apartment* et *Yagata ai ni naru*.

Face cachée

On ne peut toutefois pas réduire la carrière d'est em au fanzinat et au *boys love* puisque la jeune femme a réalisé de nombreuses illustrations au cours de la même période, ajoutant ainsi une corde supplémentaire à son arc. Outre les couvertures de certains magazines où elle est publiée, elle dessine plusieurs jaquettes de romans tels que *Umi ni nemuru* et les deux tomes de *Cashmere no dandy* (2007), *Fumu fumu oshiete oshigoto!* (2011), ou encore *Monster U-ko no uso* (2012). Elle semble également abonnée aux rééditions de l'œuvre d'Arthur Conan Doyle chez Kadokawa Shoten avec *Les Aventures de Sherlock Holmes* et *Les Mémoires de Sherlock Holmes* (2010), puis *Une étude en rouge* (2012). On la retrouve, enfin, dans des magazines plus ou moins obscurs (*Karen*, *Gang Bang!*) et au sommaire de deux livres originaux de Mag Garden proposant ce qui serait, pour eux, les soixante-dix meilleurs films en DVD (2006) et les soixante-dix meilleurs romans (2007) disponibles dans le commerce. Dans le premier ouvrage, elle croque les personnages de *L'Homme du train* de Patrice Leconte, tandis que, dans le second, elle illustre *Le Baiser de la femme araignée* de Manuel Puig.

Illustration de
L'Homme du train

L'Espagne

L'autre point commun qu'est em partage avec Natsume Ono, mis à part son style sec et épuré, c'est son intérêt pour les pays étrangers, et pour l'Europe en particulier, que l'on retrouve dans la plupart de ses histoires. Et si elle voyage beaucoup (Italie, Turquie, France, ...), c'est l'Espagne – où elle est partie étudier en 2009 et dont elle a tiré plusieurs essais⁴ – qu'elle affectionne le plus. Passionnée depuis longtemps par les films de Carlos Saura consacrés au flamenco, est em, au début des années 2000,

Notes :

- 1 Normalement graphié « est em », sans capitales ni majuscule, pour « *S to M* » (S&M), les initiales de son nom.
- 2 Débutant comme elle à l'époque, il s'est spécialisé depuis dans le *yaoi* et est également l'auteur d'une histoire sur le tango.
- 3 Plusieurs d'entre eux sont disponibles en anglais, en librairies (chez Aurora Publishing et Netcomics) ou au format numérique (sur JManga), ainsi qu'en taïwanais et en coréen.
- 4 Dont *Spain dara dara taizaiki (FEEL Young)* et *Guapisimo!! (BE•BOY GOLD)*.
- 5 D'abord sorti sous forme de fanzine, le livre a été édité dans le circuit officiel en mai 2012 par Shôgakukan.
- 6 Ouvrage publié en décembre par Takarajimasha et qui s'est imposé depuis 2007 comme la référence en matière de rétrospective annuelle pour le marché nippon du manga. En 2012, *Udon no hito* y a été classé à la troisième place et *Hatarake, Kentauros!* à la dix-huitième, dans la catégorie Filles.
- 7 À ne pas confondre avec la série de boxe homonyme publiée en France chez Kurokawa.
- 8 Il s'agit d'un magazine qui ne sort qu'une fois par an et dont la particularité est de réunir des œuvres dessinées par des femmes mais destinées à un public adulte sans distinction de sexe – même si à l'origine il est dérivé d'un magazine pour hommes.

Un grand merci à Est Em d'avoir accepté de répondre à nos questions par mail en janvier 2012, à Masato Hara, sans qui cet entretien n'aurait pu voir le jour, ainsi qu'à Kayo Nishino et à Élodie Lepelletier pour la traduction.

Le yaoi est-il gay ?

par Hadrien de Bats

Pour le lecteur occidental, la première rencontre avec le *yaoi* suscite de manière quasi systématique plusieurs interrogations. La principale vient des caractéristiques du genre : le public, ainsi que les auteurs, sont dans leur très grande majorité des personnes de sexe féminin, alors que les intrigues se concentrent sur les personnages principaux : des hommes homosexuels. Passé ce premier choc, il faut encore prendre en compte l'omniprésence de relations sexuelles explicites qui font au premier abord du *yaoi* un genre proche de la pornographie.

Pour comprendre ces interrogations, il faut bien voir que le *yaoi* remet en cause un certain nombre de nos idées relatives à la sexualité, acquises pour la plupart de façon inconsciente. Si, en effet, il est commun de considérer le lesbianisme comme un fantasme classique de l'homme hétérosexuel, il viendrait sans doute à l'idée de peu d'entre nous d'effectuer envers les femmes une réflexion similaire aboutissant à un constat implacable : elles fantasmeraient aussi sur les relations homosexuelles masculines.

L'étude des rapports entre la conception occidentale de l'homosexualité, et de la sexualité en général, et celle véhiculée par le *yaoi* permet de nous interroger sur notre perception inconsciente du phénomène sexuel tout en réalisant qu'il se focalise sur le modèle hétérosexuel. Cela dit, affirmer que l'existence du *yaoi* fait du Japon un paradis sans *a priori* à propos de l'orientation sexuelle serait aller beaucoup trop loin.

Si, en effet, la tradition historique japonaise semble tolérante et libérale, l'occidentalisation des mentalités issue de l'ouverture à l'étranger lors de la Restauration de Meiji a mené à une certaine uniformisation des mentalités. C'est d'ailleurs dans cet environnement d'intolérance que le *yaoi* naît en tant que genre à part entière et se développe au point qu'une cassure profonde commence à apparaître entre un genre littéraire plus ou moins fantasmé et la réalité d'un mouvement homosexuel japonais plein de revendications. Les questionnements et autres interrogations semblent avoir aujourd'hui disparu au profit d'un certain pragmatisme proche de viles considérations mercantiles.

Une tradition historique

Les termes utilisés dans la tradition historique japonaise pour désigner l'affection entre personnes de sexe masculin sont relativement nombreux. Il est possible de les regrouper sous deux vocables principaux : « *danshoku* » et « *nanshoku* », littéralement la « couleur de l'homme », le *kanji* signifiant couleur étant fréquemment utilisé dans la langue japonaise pour signifier l'érotisme ou les relations charnelles. Ils renvoient à la dimension physique du phénomène mais aussi à une autre série de termes à connotation plus philosophique et spirituelle : « *nyakudô* », la Voie de la jeunesse, de la fraîcheur, mais aussi « *shudô* » ou « *wakashudô* », la Voie de l'éphèbe, des jeunes. Le « *dô* », littéralement « la Voie », est le caractère utilisé dans de nombreux arts japonais, comme le « *sadô* », la Voie du thé, « *kyûdô* », la Voie de l'arc... ce qui renvoie à de véritables préceptes menant à une illumination de type spirituel.



Le bonze Kūkai

Les relations homosexuelles sont, après le x^e siècle, particulièrement présentes au sein des monastères bouddhiques et l'inconscient collectif nippon continue d'ailleurs de véhiculer cette image. La tradition considère que c'est le bonze Kūkai, une des figures majeures du bouddhisme japonais, qui introduit les pratiques homosexuelles au Japon après son voyage en Chine où elles sont coutumières. Cependant, les premières véritables traces écrites des mœurs japonaises relatives à l'homosexualité remontent principalement au début du xvii^e siècle. Ainsi, dans les œuvres de Kigin Kitamura (connu également pour être l'un des maîtres de Bashô, poète japonais fort célèbre pour ses poèmes courts rebaptisés haïkus après sa mort), notamment dans son anthologie *Iwa tsutsuji* (« les azalées de roche »), on retrouve de nombreux poèmes traitant des amours homosexuelles. L'objectif de cet ouvrage est, d'ailleurs, d'illustrer les formes de l'amour masculin en tant que modèles comportementaux devant inspirer les lecteurs, ceci passant par exemple par une compilation de récits montrant une vision idéalisée des relations entre hommes et notamment entre hommes âgés et hommes plus jeunes. *Iwa tsutsuji*, qui fut très populaire durant le shogunat des Tokugawa (1603 - 1868), n'est cependant pas l'unique exemple littéraire. Certaines œuvres du romancier Saikaku Ihara ainsi que du dramaturge Chikamatsu (souvent comparé à Shakespeare pour la qualité et la popularité

de ses écrits), accordent également une grande importance à la description de ce type de relations amoureuses.

Les relations homosexuelles sont alors très formalisées et s'inscrivent dans le système féodal, ou tout du moins hiérarchique, en place à l'intérieur des différentes strates de la société japonaise de l'époque. Au sein des communautés bouddhiques, les jeunes novices, comme l'illustre le manga *Ikkyn* de Hisashi Sakaguchi (Glénat, 1996), sont associés à des hommes plus âgés et plus expérimentés. L'apprentissage spirituel passe aussi par des relations physiques. Le bouddhisme de l'époque, particulièrement méfiant vis-à-vis des relations hétérosexuelles, a également prohibé le travestissement de ses novices, coutume alors relativement en vogue.

Parallèlement, les samouraïs, lorsqu'ils n'ont pas suivi eux-mêmes une partie de leur éducation au sein de ce type de communautés religieuses et ne sont donc pas influencés par le *shudô*, mettent également en place un système de relations viriles unissant deux samouraïs, généralement l'un jeune et l'autre plus âgé, qui passe par divers serments de fidélité, de loyauté et de fraternité très puissants mais aussi par une relation charnelle physique sans équivoque.

Enfin, l'homosexualité se diffuse parmi les autres couches de la population japonaise et notamment parmi les commerçants et artisans. Les théâtres *nô* et *kabuki* y jouent un rôle important. S'agissant du développement du *kabuki*, l'éviction des femmes de ce type de théâtre est principalement due à l'omniprésence de prostituées féminines utilisant la scène pour vendre leurs charmes. Le problème de la moralité n'est cependant pas résolu pour autant car ces dernières sont remplacées par des prostituées, cette fois-ci masculins. Ceci illustre le caractère ordinaire de la prostitution masculine, les théâtres de *kabuki* étant alors fort populaires. Parallèlement, le *nô* met très rapidement en avant la beauté juvénile des jeunes garçons, comme en témoignent les canons esthétiques décrits par Zeami dans son traité sur le *nô*. Il n'en faut donc pas plus pour que des mœurs jusqu'alors réservées à une certaine élite sociale pénètrent toutes les couches de la société, aidées en cela par l'existence d'œuvres littéraires de grande qualité qui font, si ce n'est l'apologie, du moins la description précise et romancée de l'amour homosexuel.



Kitagawa Utamaro
Uta makura

Le site de référence sur le manga et l'animation

MANGANEWS

WEBZINE

www.manga-news.com

Manga-news c'est :

Toute l'actualité au quotidien

Manga, Animation, Jmusic, Drama, Japon, Evènements

La base de données la plus complète du net

- Fiches manga, dvd & drama
- Fiches auteurs
- Fiches éditeurs

Le planning des sorties au jour le jour

Des chroniques quotidiennes

Top de la rédaction

Des dossiers hebdomadaires

Les jeux vidéo d'animation & manga

Des extraits de manga en ligne
chaque semaine de nouveaux titres

Les incontournables

Un gestionnaire de collection

Des concours, un agenda, un tchat, un forum...



Gestionnaire de collection

Gérez tous vos mangas et dvd via notre base de données !

Interface pratique et simple d'utilisation

Gestion de vos manquants et liste d'achats

Exportation / Impression de votre collection

Statistiques/ Top des collections

Nouveau : Gérez également vos mangas et artbooks japonais

Le bara, le manga des gays

par Jean-Paul Jennequin

L'Occidental qui découvre les mangas est souvent surpris d'apprendre qu'un pan entier de la bande dessinée destinée aux femmes est consacré à des histoires d'amour... entre hommes. Il s'agit du *yaoi* ou *boys love*, genre où des créatrices mettent en scène des protagonistes masculins homosexuels pour un lectorat féminin hétérosexuel.

L'auteur de bande dessinée français Joann Sfar, lors d'un voyage au Japon, est confronté à cette apparente contradiction : l'affiche de ce qu'il a pris pour une revue gay est en fait la publicité d'un « manga de cul pour filles ». Son ami et coloriste « Oualtérou », qui lui sert de guide, l'éclaire par une boutade qui fait presque figure de paradoxe zen : « Ici, les meufs tripent grave sur les pédés, comme si c'était des êtres imaginaires. Pédé, au Japon, c'est un fantasme de fille. »¹

Il existe pourtant des gays au Pays du Soleil Levant. Il suffit, pour s'en persuader, de consulter le récent ouvrage d'Erick Laurent sur l'homosexualité masculine dans le Japon contemporain² ou celui, déjà plus ancien, de l'universitaire australien Mark McLelland³. À leur lecture, il apparaît que la prééminence dans les médias japonais de la figure du *bishônen* (« beau garçon ») et de certaines autres représentations stéréotypées des gays, très éloignées de la réalité, est avant tout le signe d'une grande ignorance de la population nippone vis-à-vis de l'homosexualité. On pourrait dire, pour rester dans le ton du paradoxe, que dans l'esprit de la majorité des Japonais, les homosexuels imaginaires ont plus d'existence que les homosexuels réels.

Cependant, il existe aussi au Japon d'autres images de l'homosexualité masculine, plus confidentielles car publiées dans des revues destinées non pas au grand public mais aux homosexuels eux-mêmes, ainsi que dans des livres-revues⁴ spécialisés dans la publication de mangas gays. En parcourant ces ouvrages,



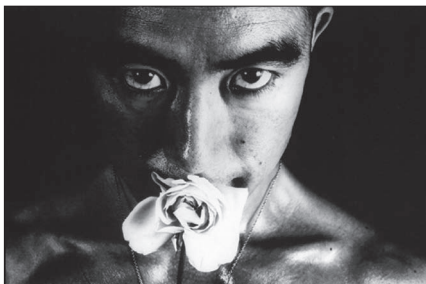
Illustration de Seizoh Ebisubashi

on est immédiatement frappé par le contraste entre les représentations masculines que l'on y voit, sous forme d'illustrations et de mangas, et les jeunes gens graciles qui font l'ordinaire du *boys love*. Ce n'est au contraire que costauds musclés proches de ceux des mangas sportifs ou bien encore de poilus baraqués et bien en chair correspondant à l'esthétique *bear*⁵.

C'est cette imagerie destinée au public homosexuel que l'on désigne en général sous le nom de *bara*. Il faut néanmoins noter que l'usage du terme *bara* s'est répandu dans les années 2000 à propos de la production de mangas gays et que lorsque l'on parle de *bara*, il est souvent sous-entendu qu'il s'agit de bande dessinée. Il arrive néanmoins que l'on utilise le terme plus précis de *manga bara*.

Le bara dans tous ses états

Pourquoi « *bara* » ? Ce mot qui désigne en japonais la rose⁶ est associé à l'homosexualité depuis la parution en 1963 de *Bara-kei/ Killed by Roses*⁷, un livre de photographies de l'écrivain Yukio Mishima par Eikoh Hosoe à l'ambiance nettement homo-érotique. La symbolique sera encore renforcée par la revue *Barazoku* (littéralement « le clan de la Rose ») qui devient à partir de 1971 le premier magazine gay vendu en librairie⁸.



Yukio Mishima par Eikoh Hosoe, photo extraite de l'ouvrage *Bara-kei*

Le développement de l'imagerie *bara* va de pair avec celui de la presse spécialisée⁹. Cette imagerie se développe d'abord sous forme d'illustrations¹⁰, puis, dans un second temps, sous celle de bandes dessinées. La première revue destinée aux homosexuels est donc *Barazoku*, qui débute en juillet 1971. Elle paraît d'abord de manière irrégulière avant de devenir bimestrielle, puis mensuelle (en 1974). Revue spécialisée, puisqu'elle vise le lectorat homosexuel, *Barazoku* se veut généraliste car elle s'adresse à tous les gays, quelle que soit leur préférence en matière de partenaire. En cela, elle se démarque des revues qui apparaîtront après elle : la tendance au Japon est à une spécialisation des établissements de rencontres, mais aussi des magazines, en fonction de la préférence en matière de partenaire sexuel.

C'est ainsi que la même année, *Barazoku* devient mensuel et apparaissent *Sabu* (1974-2001) et *Adon* (1974-1996). Le premier était, selon Erick



Barazoku 292
couverture de RUNE

Laurent¹¹, « spécialisé dans les jeunes gros, voire les machos, très légèrement teinté SM », le second « spécialisé dans les jeunes éphèbes ». Tous les magazines qui voient le jour par la suite sont également spécialisés¹² : *Samson* (lancé en 1982, hommes mûrs massifs voire gros), *Bâdi* (lancé en 1994, hommes jeunes), *Hô-Man* (1989?- 2010, hommes âgés), *G-Men* (lancé en 1994, costauds et poilus), *Dave* (?- 2005, jeunes gros), *SM-Z* (1999-2004) devenu *Super SM-Z* (lancé en 2004).

Il faut également signaler deux tentatives de revues entièrement consacrées à la bande dessinée : *P-Nuts* (au moins quatre numéros en 1996-1997) et *Parade* (au moins deux numéros en 1996-1997, présentés comme des numéros spéciaux de *Bâdi*). Les revues gays sont d'épais volumes à dos carré vendus en librairie et ressemblent davantage à des livres qu'à des magazines. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles les éditeurs mettront aussi longtemps à proposer des recueils (*tankôbon*) consacrés aux récits d'un seul auteur. Les années 1990 ne voient paraître qu'une poignée de titres : *Naburi-mono* (« l'objet de moqueries », janvier 1994), *Jûjitsu Kyôshi* (« le professeur de judo », décembre 1994) et *Emono* (« les trophées », décembre 1998) de Gengoroh Tagame, *Tango* (janvier 1997) de Mario Kamijo et trois recueils d'histoires courtes de Kotarô Takemoto parus en 1997¹³.

À partir des années 2000, le monde de l'édition, jusqu'alors relativement stable, subit la concurrence d'Internet. Certaines revues disparaissent, dont le vénérable *Barazoku* qui s'interrompt en 2004 et que deux tentatives n'ont pas réussi à relancer¹⁴. En revanche, on voit apparaître des ouvrages anthologiques trimestriels entièrement consacrés à la bande dessinée *bara* : *Kinniku Otoko* (« hommes musclés », onze numéros entre 2003 et 2004) *Bakudan*¹⁵ (six numéros entre 2004 et 2006), *Gekidan*¹⁶ (quatorze numéros entre 2004 et 2008), *Nikutai-ha* (« style muscle », dix-neuf numéros de 2006 à 2011) qui redémarre au numéro 1 en 2011 sous le titre *Nikutai-ha Gachi!* pour finalement cesser en mai 2012 au numéro 3¹⁷, *Urageki* (cinq numéros de 2007 à 2008), *G-Bless* (dix numéros entre 2009 et 2010) et *Comic GG* (lancé en 2011). Ces collectifs thématiques sont avant tout des livres – ils ont un ISBN¹⁸ – et chaque numéro est organisé autour d'un thème : les lunettes, le secret, les « vieux », les orgies...

- 19 La réédition est celle de *Naburi-mono* en 2003, soit pas loin de dix ans après sa sortie. Pour un livre qui, selon son auteur, s'est très vite épuisé, le moins que l'on puisse dire est que l'éditeur n'était pas pressé de le rendre à nouveau disponible. C'est d'ailleurs, à notre connaissance, le seul ouvrage de Tagame ayant bénéficié d'une réédition.
- 20 *Drummer* était une revue gay américaine publiée de 1975 à 1999 axée sur le cuir, le muscle et le SM.
- 21 L'article *That Damn Bara Article !* a été consulté en juillet 2011 mais n'est plus en ligne en août 2012. Il est cependant encore possible d'y accéder en se servant de l'outil Wayback Machine (<http://archive.org/>). Son adresse était <http://ggymeta.wordpress.com/popular-gay-manga-posts/that-bara-article/>
- 22 Une seule exception trouvée à ce jour : une histoire de Keiichi Takaseki intitulée « Doppelgänger » parue dans *Bakudan 2* (février 2005).
- 23 Le magazine américain *BEAR* est lancé en 1987. Dans le chapitre historique de son ouvrage *The Bear Book* (New York, Harrington Park Press, 1997), Les Wright cite une bonne demi-douzaine de magazines autour du thème, lancés ou publiés au début des années 1990 (p. 35).
- 24 *Shōsetsu June* (« Roman June ») est une revue lancée par l'éditeur de *June* suite au succès de son magazine publiant ce que l'on n'appelait pas encore du *yaoi*. Au sujet de *June*, voir Schodt, Fredrik L. *Dreamland Japan : writings on modern manga*, Berkeley, Stone Bridge Press, 1996, p. 120-123.
- 25 Un pseudonyme obtenu en accolant les noms japonais de deux espèces d'insectes aquatiques (d'une part *Cybister japonicus*, un terrible dytique, et de l'autre *Lethocerus deyrollei*, une espèce de la famille des Belostomatidae), a-t-il avoué dans une interview parue dans *Nikutai-Ha Gachi !* n° 3 (Tōkyō, Kabushiki kaisha Oaks, juin 2012, p. 42).
- 26 Il s'agit d'une première version de *Fujitsu-Kyōshi* (« le professeur de judo »), histoire dont il livra une « extended remix » en 1994, en ouverture de son deuxième recueil d'histoires courtes.
- 27 Et qui, bizarrement, ne sera publiée en recueil, en trois volumes, qu'en 2002.
- 28 Paru aux éditions H&O en trois tomes (décembre 2008, juin 2009, décembre 2009).
- 29 Et un vingt-et-unième recueil est annoncé pour septembre 2012.
- 30 On trouvera une recension des œuvres de Tagame sur son site (<http://www.tagame.org/>), rubrique « About me », sous-rubrique « Complete List of Comics ».
- 31 *Racconti Estremi* (Black Velvet, 2009) et *Virtus* (Renbooks, 2011).
- 32 *Gedō no Ie* est paru sous le titre *La Casa de los hejeres* en 2010-2011 (Ediciones La Cúpula).
- 33 *Mein schwules Auge* n° 8 (konkursbuch Verlag, mai 2012)
- 34 *Virtus* (Éditions H&O, 2007)
- 35 Un volume est paru en italien : *Baciando il cielo* (Renbooks, 2011)
- 36 Entre 2007 et 2009, *Inaka no motenashi* totalise six tirages, *Sakanaya Sensuke* quatre tirages entre 2008 et 2009, dont un, un mois seulement après la sortie du titre.
- 37 Les trois mangas sont sortis en espagnol aux Ediciones La Cúpula sous les titres *Habitacion para cinco*, *Trio de ases* et *Querido professor*.

Entretien avec Gengoroh Tagame

Réalisé en 2008 par Hadrien de Bats

Traduit du japonais par Marie-Saskia Raynal

Adaptation française de Jean-Paul Jennequin

Vos activités se limitent-elles à celles d'un mangaka ou bien essayez-vous de dépasser ce cadre pour travailler en tant qu'artiste ?

J'ai créé toutes sortes d'œuvres dans des moyens d'expression différents : peintures, romans, vidéos, etc. Il est vrai que le manga est pour moi un mode d'expression important mais c'est loin d'être le seul à ma disposition. C'est pourquoi je ne me considère pas simplement comme un mangaka mais plus largement comme un artiste qui fait aussi des mangas.

Est-ce le cas depuis vos débuts ou bien aviez-vous l'intention d'avoir une carrière de mangaka plus conventionnelle lorsque vous avez commencé à dessiner des mangas ?

J'avais plutôt pour objectif de devenir artiste, mais pour différentes raisons, m'étant rendu compte que le type d'art auquel je visais était de nature gay pornographique, je me suis tout naturellement tourné vers le manga et l'écriture pour m'exprimer et créer mes œuvres. Par conséquent, on peut dire que même au départ, je n'ai jamais eu l'intention d'être un mangaka standard. Cependant, ces dernières années, le versant plus *mainstream* du monde du manga a commencé à me reconnaître une certaine influence. C'est alors qu'un certain nombre d'éditeurs ont exprimé le désir de travailler avec moi et de mon côté, j'ai pensé que c'était une occasion intéressante de faire un travail différent de ce que j'avais fait jusque là. C'est venu petit à petit, mais à présent, je dessine également des mangas plus grand public.

On dit que vous êtes l'auteur de mangas gays le plus important. Qu'en pensez-vous ?

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est plutôt une appréciation issue de l'opinion générale. Il m'arrive d'ailleurs parfois de m'en vanter. Je peux vous donner quelques explications et exemples précis des raisons pour lesquelles je le fais. Tout d'abord, ma carrière s'étend sur plus de vingt ans. À l'heure

bien sûr des manifestations qui se passent au grand jour et qui reviennent chaque année, telles que la *Pride Parade*, le festival du film gay et des actions d'information sur le SIDA. Cependant, parmi ces événements, même la Tôkyô Parade, qui est la plus importante, n'a attiré l'an passé que 2 800 participants. Cette année, elle n'a pas eu lieu à cause d'un désaccord interne entre organisateurs. La suivante en taille, qui est celle de Sapporo, n'a attiré que 900 participants. Ce qui laisse à penser que malheureusement, beaucoup de gays japonais ne sont intéressés par rien d'autre que leur propre vie sexuelle.

Auparavant, ce type de rassemblement était sponsorisé par les revues gays. Mais actuellement, toutes ces revues ont de plus en plus de mal à se vendre à cause de la crise de l'édition et de l'influence d'Internet. Les éditeurs de magazines gays, qui sont aussi des entreprises, n'ont plus ni l'influence ni le pouvoir économique nécessaires pour soutenir ce genre d'événement. Lors de la Tôkyô Parade de 2001, les magazines gays *Bâdi* et *G-men* avaient chacun leur propre char, à la décoration desquels j'ai d'ailleurs participé. Aussi, a-t-on pu voir défiler de concert les mannequins vedettes de ces revues, en costumes assortis avec des drapeaux en mains, ainsi que les lecteurs et les rédacteurs de ces mêmes revues. Cependant, lors de la Tôkyô Parade de l'année dernière, *Bâdi* n'avait pas de char, seulement un kiosque de vente, tandis que *G-men* s'était carrément retiré de l'événement. Et bien sûr, cette année, comme je l'ai déjà dit, c'est la parade elle-même qui a été annulée. Face à de telles circonstances, je ne peux que considérer la situation actuelle du mouvement gay comme n'ayant non seulement pas du tout évolué mais comme ayant même régressé, comparé à il y a cinq, voire dix ans.

Nous vous remercions pour toutes ces considérations montrant que l'eldorado gay que certains croient voir dans le Japon par le prisme du *yaoi* ne concorde manifestement pas avec la situation que vous décrivez.

Le coin des chroniques

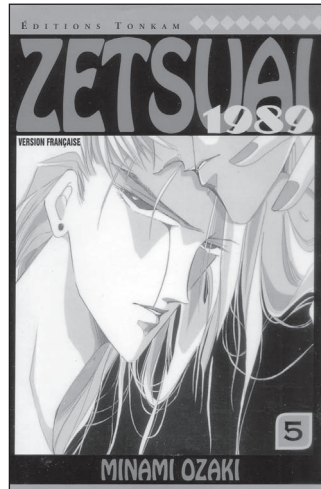
En quatre ans, l'offre française en matière de *yaoi* a considérablement évolué. Le nombre de titres relevant du genre a largement dépassé la centaine. La rédaction en a sélectionné dix-huit afin de présenter un panorama de la variété de l'offre actuelle ou, exceptionnellement, passée. Vous pourrez ainsi découvrir notre avis sur :

<i>Zetsuai 1989</i>	164
<i>New York New York</i>	166
<i>Love Me Tender</i>	169
<i>Love Mode</i>	171
<i>Tu es à croquer !</i>	173
<i>Cut</i>	175
<i>Tendre voyou</i>	177
<i>Le Jeu du chat et de la souris</i>	179
<i>Whispers</i>	181
<i>Not Ready?! Sensei</i>	183
<i>Viewfinder</i>	185
<i>Totally Captivated</i>	187
<i>Tango</i>	189
<i>Junjo Romantica</i>	192
<i>Lamento — Beyond the Void</i>	195
<i>À l'unisson</i>	197
<i>Adekan</i>	199
<i>S☆☆ Friend</i>	201

ZETSUAI 1989

de MINAMI ÔZAKI

Éditeur VF : Tonkam entre 2000 et 2001
Éditeur VO : Shûeisha entre 1990 et 1991
Shôjo prépublié dans le magazine *Margaret*
Série terminée
5 volumes sur 5 parus en français



Lors d'une de ses virées pour fuir le stress de la célébrité, la rock star Kôji Nanjô est retrouvée ivre morte par Takuto Izumi, lycéen qui ne vit que pour le football. Quelle n'est pas sa surprise à son réveil lorsqu'il découvre qu'Izumi n'est autre que son premier amour, qu'il croyait à l'époque être une fille ! Pourtant, il ne peut oublier son regard d'alors et Nanjô va se laisser submerger par cette passion inavouable semée d'embûches...

Fini les insinuations et jeux du chat et de la souris à la sauce CLAMP, on entre enfin dans le vif du sujet avec la publication en France en mai 2000 du manga culte de Minami Ôzaki. Bien qu'il ne s'agisse théoriquement pas d'un *yaoi* mais d'un *shôjo* prépublié dans le magazine *Margaret* de l'éditeur Shûeisha, *Zetsuai 1989* demeure encore aujourd'hui un des classiques du genre.

Si au premier abord le dessin de l'auteure n'est que peu engageant (ses personnages aux traits anguleux et aux membres élancés doivent beaucoup à ses *dôjinshi* de *Captain Tsubasa*), très vite, le lecteur oublie l'anatomie irréaliste et le style vestimentaire daté des personnages pour se concentrer sur une histoire toute en tension, en fureur et en passion désespérée.

Sous ses airs de *playboy*, Kôji Nanjô cache une personnalité égoïste, calculatrice et impitoyable. Izumi, lui, est d'une pureté, d'une innocence enfantines et ne voit pas le feu qui couve sous la gentillesse de Nanjô. Pourtant, Izumi est loin d'être sans défense face à Nanjô, bien au contraire. Le jeune homme est tel un animal sauvage qu'il lui faudra apprivoiser, animal méfiant qui ne se laisse pas capturer, animal farouche qu'un simple baiser désarme pourtant... Une caresse, une étreinte furtive, tout un maelström d'émotions inavouées qui bout à l'intérieur de Nanjô...

Le récit repose sur cette tension entre le chasseur et le chassé, celui qui aime et fait souffrir l'être aimé sans le vouloir et celui qui repousse cette

personne qu'il déteste et tient pour responsable de ses ennuis, sur cet amour qui n'ose dire son nom. À chaque contact physique rapproché de Nanjô vers Izumi, le lecteur retient son souffle. Tant de tendresse, de douceur, de passion contenue dans un simple geste. La *mangaka* arrive à suggérer tellement en si peu de traits !

Si Nanjô n'est pas un personnage des plus aimables, la folle passion amoureuse qui le consume et le met à la torture permet à Minami Ôzaki de rallier le lecteur à sa cause. Si Izumi souffre des conséquences des actions irréfléchies de Nanjô, celui-ci est le premier à en pâtir. Sa carrière, sa réputation, il est prêt tout sacrifier pour cet amour. Or en amour, être raisonnable, ce n'est pas vraiment glamour. L'auteure joue sur l'émotion, la sensation, l'empathie. La narration à travers les pensées de Nanjô, la mise en page éclatée et floue typique du *shôjo*, l'impact des images, et notamment des regards, rien n'est laissé au hasard...

Si l'anatomie des personnages n'est pas des plus stables, la précision, la richesse de ces regards, dans lesquels se dessinent la profondeur et la complexité des émotions qui ne s'expriment pas, est le point fort de l'artiste. Ôzaki nous offre une plongée dans le tumulte intérieur d'un amant qui ne renoncera jamais à gagner le cœur de celui qu'il aime. Dans ce récit parcouru par la frustration, emmené par une passion absolue et destructrice, l'élan des corps et des cœurs transparaît dans les gestes et sur les visages.

Entre extrême violence morale et extrême douceur physique, *Zetsuai 1989* est aussi le récit d'une reconstruction. Le traumatisme d'Izumi lui a laissé des cicatrices bien réelles et encore vivaces. Sa solitude et sa souffrance l'ont rendu méfiant, surprotecteur vis-à-vis de ses jeunes frère et sœur. Enfermé dans sa douleur et son chagrin, hanté par son passé, il faudra l'arrivée de Nanjô et son amour dévorant pour amorcer sa guérison. Sans doute que pour une plaie aussi profonde, il lui fallait un traitement de choc...

C'est aussi pour cela que le lecteur compatit à la passion destructrice de Nanjô. Parce que cette passion confronte Izumi à ses démons et lui permet au final d'être enfin en paix avec lui-même. Entre aliénation, cruauté, désir brûlant et amour salvateur, *Zetsuai 1989* est une œuvre forte, qui remue et laisse des traces indélébiles une fois la lecture achevée.

Nam

NEW YORK NEW YORK

de MARIMO RAGAWA

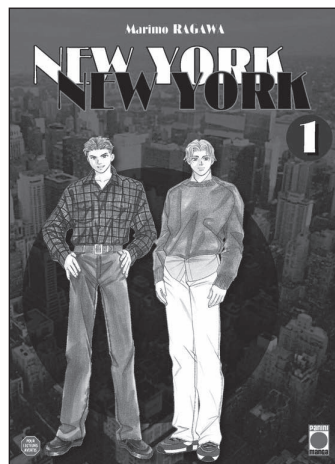
Éditeur VF : Panini Manga en 2002, réédité en 2010

Éditeur VO : Hakusensha en 1998

Shôjo prépublié dans le magazine *Hana to yume*

Série terminée

4 volumes sur 4 parus en français



Ce soir-là, quand Kain Walker s'installe au comptoir de son bar gay préféré, il le sent : le destin va lui envoyer un signe. Et quand il voit ce mignon blondinet entrer, il le sait : sa vie va changer. Pourtant, rien ne prédestinait ces deux hommes à se rencontrer : Kain, 25 ans, flic à New York, cache son homosexualité à son entourage, hante les quartiers gays le soir pour une nuit avec un inconnu, sans amour, sans attache. Mel, 22 ans, porte le poids du monde sur ses épaules, a connu une vie jusque-là difficile mais croit toujours que l'avenir lui sera plus favorable. Ils se rencontrent et, malgré toutes les épreuves, ils ne se quitteront plus

Pour son premier titre à sortir en France, la *shôjo mangaka* Marimo Ragawa ne s'engage assurément pas dans la voie de la facilité. Elle nous propose en effet une série qui conte l'amour de deux hommes, en n'évitant certes pas quelques clichés mais en parvenant tout de même à y mettre une bonne dose de réalisme. En ce qui concerne les clichés, cela commence avec le lieu de l'intrigue et le métier de Kain : Marimo Ragawa aurait-elle trop lu *Banana fish* (1986) ? Les personnages sont, là aussi, américains, si bien que l'on peut deviner qu'il est encore difficile dans la fin des années 1990 de montrer des amours homosexuelles au Japon...

Toujours dans les stéréotypes, on ne peut guère ignorer le caractère des deux personnages principaux. Kain, le brun, est le macho du couple, le viril, l'actif, celui qui décide, qui s'énervé, qui a l'ascendant. Il n'apparaît pas comme très sympathique au départ, engoncé dans ses préjugés sur les autres et sur lui-même, se focalisant sur les petites boîtes où il peut ranger tout le monde. Il n'assume pas sa différence, la porte comme un fardeau, s'octroyant simplement le droit de céder à ses envies qu'il ne peut indéfiniment taire. Quant à Mel, le blond, il est l'effacé, le gentil, le larmoyant, celui qui subit toutes les horreurs possibles. L'auteure en rajoute plusieurs couches en faisant de lui sans doute l'homme le plus poissard et malheureux du monde. Même sa rencontre avec Kain n'y change rien,



il attire toujours les pires ennuis : tueurs, sadiques, psychopathes... ! Voilà qui n'aide pas vraiment pour le côté réaliste...

Malgré tout, leur rencontre bouleverse profondément leurs existences, surtout celle de Kain. Celui-ci apprend petit à petit à s'accepter tel qu'il est mais aussi à accepter les autres, avec leur passé, leurs erreurs, leurs souffrances, sans forcément devoir leur apposer sur la tête des étiquettes toujours négatives. De nombreux sujets sont abordés par son intermédiaire, comme celui, souvent douloureux, de l'annonce aux parents de sa vie avec un autre homme. Peur d'être rejeté, d'être haï, d'être renié, autant de tourments que le jeune flic, qui joue les durs devant les autres, porte en lui. Marimo Ragawa parvient à transmettre assez subtilement tous les changements et les émotions que ses personnages connaissent au fil des mois. Ainsi, la mère de Kain doit faire face à ses propres préjugés, à ses tabous, à sa peur de l'inconnu, à tout ce qui peut entraîner une haine aveugle chez la plus gentille des personnes. Après tout, nous ne sommes pas ici face à un amour torturé et caché, constamment dans l'ombre et le malheur, tel que peuvent parfois le dépeindre d'autres mangas. L'auteure y apporte une certaine dose de chaleur et de tendresse qui contrebalance les difficultés de la vie en couple pour deux personnes du même sexe. Il est difficile d'ailleurs dans ces conditions de ne pas aborder le thème du SIDA, casse-gueule au possible mais que la *mangaka* gère habilement.

Le manga est toutefois handicapé en cours de route par l'insertion d'une histoire de psychopathe traqué par le FBI. Connaissant la chance légendaire d'un des deux personnages centraux, on sait d'office qui va s'y retrouver plongé sans le vouloir. L'ensemble est alors plombé par une course-poursuite pas du tout haletante qui n'a pas grand-chose à faire dans un manga romantique... L'histoire traîne, s'appesantissant sur les horreurs que doit encore supporter Mel et sur la peur de Kain de perdre son compagnon. C'est même redondant avec les événements du premier tome et n'apporte finalement pas grand-chose une fois la péripétie réglée : Mel doit de nouveau faire face à ses vieux démons et Kain doit apprendre à être là pour lui. La haine homophobe à laquelle les deux hommes sont encore confrontés, si elle n'a rien de bien subtil, reste en tout cas une réalité que tout l'amour du monde ne peut guère cacher indéfiniment. Mais très

rapidement, l'histoire s'emballe, le quatrième et dernier tome n'ayant que ses cent vingt premières pages consacrées à l'épilogue du manga. Tout s'accélère et le dernier personnage qui intègre la vie de Kain et Mel, s'il apparaît vite attachant, n'est pas du tout développé, et reste un simple élément de facilité injecté dans le scénario pour terminer en faisant tirer quelques petites larmes. L'œuvre tombe alors dans le pathos un peu trop appuyé en voulant jouer la carte émotion.

Il n'en reste pas moins qu'avec *New York New York*, Marimo Ragawa a réussi à proposer un manga d'amour assez vraisemblable, prenant le temps de construire la relation de ses deux personnages petit à petit, en les faisant clairement évoluer. Elle n'a pas hésité à y aborder de manière directe les problèmes classiques, SIDA, homophobie, *coming out*, peur d'être rejeté, peur simplement de vivre son homosexualité au grand jour, sans honte ni tabou. Son trait reste tout de même un peu figé et les personnages ne sont pas toujours très expressifs. En contrepartie, le décor sait garder sa dose de réalisme, ne noyant pas le lecteur sous trois tonnes de fleurs ou de cheveux au vent, permettant donc de s'immiscer assez facilement dans cette histoire d'amour finalement très simple. Les amateurs de scènes chaudes devront par contre se résigner, tout étant plus suggéré que montré.

AD

LOVE ME TENDER

de KIKI

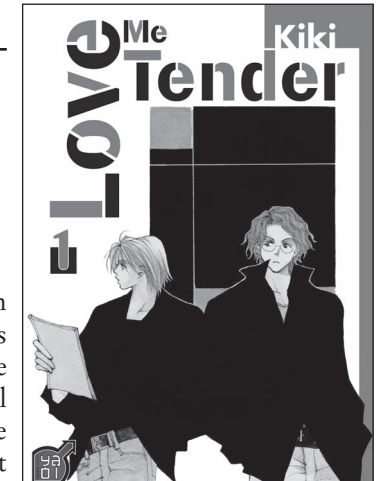
Éditeur VF : Taïfu Comics depuis 2006

Éditeur VO : Gentôsha depuis 2002

Yaoi prépublié dans le magazine *Rutile*

Série en cours

6 volumes sur 6 parus en français



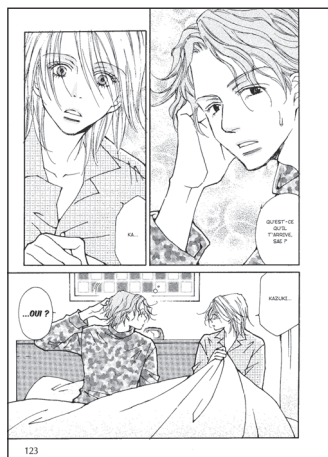
Sae Yoshioka est un jeune mannequin qui commence à avoir un certain succès professionnel. Il fait souvent équipe avec son colocataire, Kazuki Chiba, il s'entend très bien avec lui. Or, suite à une certaine légèreté de ce dernier, ils sont tous deux chassés de leur appartement. À

la recherche d'un nouveau logement, Sae rencontre ce qu'il pense être une superbe jeune fille, Naoyuki Kawashima, qui lui propose une colocation. Cependant, il ne risque pas d'y avoir de problème de cohabitation puisque cette Naoyuki se révèle être aussi un garçon, mais qui préfère simplement les vêtements féminins.

À peine installé, Sae propose à son collègue Kazuki de louer la dernière chambre disponible, ce que Nao accepte illico, avant de s'apercevoir qu'il s'agit d'un ancien camarade fort détesté : il expulse alors Sae et Kazuki de son appartement. Ceux-ci, à nouveau sans toit, essayent alors de faire changer d'avis Nao. Heureusement pour eux, certaines circonstances leur permettent de revenir chez celui-ci. C'est ainsi que commence une vie à trois qui se complique rapidement lorsque Nao trouve un travail dans un bar tenu par une connaissance très proche de Sae.

La lecture de *Love Me Tender* est un véritable plaisir. Sur une base assez classique reposant sur le travestissement, Kiki, la *mangaka*, nous développe des personnages immédiatement attachants, un humour omniprésent aussi bien dans les situations que les dialogues, des triangles amoureux plus invraisemblables les uns que les autres et de nombreux rebondissements donnant un récit très dynamique.

En ne se prenant pas un seul instant au sérieux, l'auteure permet à l'ensemble de dégager une impression de légèreté envoûtante. On apprécie aussi le côté *queer* de la série, l'hétérocentrisme y étant brocardé de façon très drôle par le naturel des dialogues et les situations jamais dramatisées. Le tout est



mis en valeur par une édition française tout à fait réussie qui rend hommage au dessin épuré de l'auteure.

Les questions de l'homosexualité et de la représentation des genres sont traitées de façon décomplexée. Toutefois, on peut se sentir un peu gêné par certaines réflexions de Kazuki dans le volume trois. Par exemple, il s'estime pervers d'aimer Sae lorsque celui-ci s'habille en fille. Mais, si l'on analyse un peu ce comportement, on s'aperçoit que l'auteure joue finement sur ce détail, en plaçant le lecteur dans la situation de comprendre que la perversité existe surtout dans son propre esprit du fait du tabou de l'homosexualité.

Ainsi, les relations amoureuses se créent sans distinction réelle de sexe ou de représentation du genre, pour notre plus grand bonheur.

La série propose quelque chose d'original dans le paysage du manga francophone, prouvant qu'il est toujours possible de nous proposer des perles, bien éloignées des séries formatées qui pullulent depuis plusieurs années. Cependant, avec les petits changements de rôle de Sae et Kazuki qui interviennent depuis le tome 5, l'humour fonctionne moins bien, d'autant plus que les nouveaux personnages (principalement des enfants) ne sont pas vraiment intéressants. Néanmoins, il est fort appréciable d'être assez loin des schémas habituels rencontrés dans le *yaoi*, un genre souvent trop formaté.

HB

LOVE MODE

de YUKI SHIMIZU

Éditeur VF : Taïfu entre 2009 et 2011

Éditeur VO : Biblos entre 1996 et 2003

Yaoi prépublié dans le magazine *BExBOY*

Série terminée

11 volumes sur 11 parus en français



Grâce à un rendez-vous arrangé par l'un de ses amis, Izumi espère rencontrer une femme « plus mature ». Alors, quelle surprise au moment où un homme se présente à lui ! Même si Izumi est mécontent, il ne veut pas décevoir Takemiya, cet homme, qui semble tout ignorer de la plaisanterie et il accepte de passer la journée avec lui. Mais quand Izumi se réveille dans le lit de Takemiya avec une bonne gueule de bois, rien ne va plus. Serait-il devenu gay ?!

Paru pour la première fois en 1996, *Love Mode* a forcément pris un coup de vieux face aux jeunes mangas-étalons tout fringants. Le dessin de Yuki Shimizu tarde à adopter le style moderne qu'on lui connaît dans *Ze* et est entaché par de nombreuses maladresses. Dans les premiers volumes, on ne compte plus les soucis de proportions ou encore les personnages ayant des postures rigides. Les nouvelles lectrices qui ont été biberonnées à au nectar d'une Miyamoto Kano ou d'autres jeunettes au style élégant seront sans aucun doute désarçonnées. Mais si *Love Mode* fait aujourd'hui l'effet d'un vilain petit canard, il ne faut pas oublier que c'est souvent avec lui que les fans les plus âgées ont découvert ou approfondi leur amour du genre. Pour celles-ci, il s'agit d'un classique incontournable ! La nostalgie joue peut-être un peu. Ceci dit, comme le malheureux cygneau moqué par les autres canetons, le titre cache quelques qualités sous son ramage peu esthétique.

Tout d'abord, Yuki Shimizu a choisi de centrer son histoire non pas sur un seul couple mais sur plusieurs, gravitant toujours autour du même lieu, le Blue Boy, club d'escort gay appartenant à la famille Reiji. Cela permet non seulement de varier les personnages mais aussi les types de récits. Le premier tome de *Love Mode* est une comédie érotique qui n'affiche pas d'autre ambition que celle de nous distraire. À l'inverse, le second tome, qui traite du couple d'Aoe Reiji et de Naoya, propose un ton plus dramatique et sérieux. Dans le sixième, Shimizu s'essaye à un sujet plus

MANGAVORACES

LE GUIDE DES LECTEURS DE MANGAS

DES CRITIQUES HEBDOMADAIRES SUR LES SORTIES MANGAS

+ DE 5000 CHRONIQUES MANGA EN LIGNE !

LES AVIS DES RÉDACTEURS POUR VOUS GUIDER DANS VOS LECTURES

WWW.AKATA.FR/MANGAVORACES/

Glossaire

Animé : C'est sous ce nom que les Occidentaux, et plus récemment les Japonais, désignent les dessins animés nippons grand public. Avant, le terme utilisé au Japon était plutôt celui de « *terebi manga* » (manga diffusé à la télévision).

Art/Character book : Produits dérivés d'une série à succès. L'*artbook* contient de nombreuses illustrations originales en couleurs ainsi que des crayonnés et des informations sur la série. Le *character book* contient des informations détaillées sur chaque personnage de la série, généralement en reprenant des illustrations issues du manga concerné.

Bishônen : « Beau jeune homme ». Il est le plus souvent grand, mince, avec de longs cheveux, à l'allure plutôt androgyne.

Bishôjo : « Belle jeune fille ». Il s'agit de jeunes et jolis personnages féminins que l'on retrouve dans certains types de mangas, d'animés et de jeux vidéo commercialisés à destination d'un public essentiellement masculin.

Boys love : Terme utilisé au Japon pour désigner les œuvres commerciales visant un public féminin mettant en scène des amours homosexuelles masculines plus ou moins explicites.

Character designer : Personne chargée de créer la morphologie et le caractère des personnages d'un animé, d'un jeu vidéo ou parfois même d'un manga.

Dôjin/Dôjinshika/Dôjinshi : Les *dôjin* sont des groupes d'auteurs amateurs, regroupés en club ou association. On désigne ces auteurs sous le terme de *dôjinshika* et ils produisent des œuvres auto-éditées qui sont appelées *dôjinshi*.

Comiket : Abréviation de « *comic market* ». Principale convention dédiée au manga amateur au Japon, elle est organisée à Tôkyô deux fois par an, mi-août et fin décembre. Le Tôkyô Anime Fair est, lui, le principal salon dédié aux animés. Il se déroule aussi au Tôkyô International Exhibition Center situé sur l'île artificielle Odaiba, mais en mars. C'est devenu le nom commun pour ces rassemblements.

Convini/Konbini : De l'anglais « *convenience store* ». Ce sont des supérettes généralement ouvertes 24h/24 où un certain nombre de lecteurs japonais aiment venir pour « lire du manga debout » (*tachiyomi*) même si cette activité est de plus en plus limitée par le scellement des magazines et des livres en rayon (par un ruban de papier ou une mise sous plastique).

Cosplay : De l'anglais « *costume play* ». Il s'agit d'une activité consistant à créer des costumes issus de séries (animés, jeux vidéo ou mangas), à les présenter ensuite lors de conventions ou festivals et même, à l'occasion, à défiler sur une scène en suivant une certaine chorégraphie.

Cross media : Terme désignant la diffusion multiplate-forme d'un même projet. Ainsi, une œuvre doit être dès le départ conçue pour pouvoir se décliner sous plusieurs formes, par exemple papier (manga, *light novel*), animé, jeu vidéo,

12 ANS

MANGAVERSE.NET

La curiosité n'est pas un défaut

Prévisions

Couvertures

Mangathèque

Bilans manga

Live - Reportages

Curiosité

Forum

Mangaverstival

Site hébergé par OVH - Webmaster: Morgan - Mangaverse © 2001-2012

